Chimères

Didier Gazoufer

LICENCE art libre

Chimeres.org

Conditions de mise à disposition

Copyright : Didier Gazoufer

Copyleft : Ce texte est libre, vous pouvez le redistribuer et/ou le modifier selon les termes de la Licence Art Libre. Vous trouverez un exemplaire de cette licence sur le site Copyleft Attitude (http://artlibre.org) ainsi que sur d'autres sites.

La version originale de ce texte est disponible sur le site Chimeres.org (http://www.chimeres.org).

Il était une fois

Il était une fois… Je biffe ces mots et repose mon stylo-plume en réfléchissant.

« Non, cette expression est trop ringarde, Thomas ne va pas s'intéresser à mon histoire, si elle commence aussi bêtement que : " Il était une fois… " Cela entraîne trop facilement le "… ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants " final. Pourtant, je me rappelle encore l'effet provoqué par ces simples mots lorsque, moi aussi, j'avais six ans. Grâce à cette simple phrase, je me retrouvais transporté dans des mondes féeriques pleins de splendeurs et de promesses d'aventures.

Allez, c'est dans les vieilles marmites que l'on fait les meilleures soupes, donnons encore une chance à cette formule magique. »

Je reprends mon stylo et écris de nouveau : « Il était une fois un jeune garçon qui s'appelait Eolwyn…

* * *

Eolwyn se réveille très agité, c'est son grand jour. Demain, il sera un homme à part entière. En effet, il a quatorze ans, et comme tous les garçons ayant atteint cet âge dans l'année, il va être initié par les hommes du village et devenir l'un des leurs pendant la fête du solstice d'été.

Il est tôt, le soleil se lève à peine, les oiseaux pépient gaiement. Eolwyn regarde par la fenêtre. Le village est paisible comme à son habitude, les maisons en bois et aux toits de chaume respirent la tranquillité. Le ciel est sans nuages, ce sera vraiment une belle journée et il est heureux.

Après s'être habillé, il descend, quatre à quatre, les marches de l'escalier étroit et abrupt menant directement de sa chambre à la cuisine. Narkita, sa mère, est là en train de cuisiner le petit déjeuner, composé de lait et de petits pains chauds arrosés de miel. Le parfum dégagé par le repas en préparation lui fait prendre conscience de son immense appétit. Son père le regarde arriver avec nostalgie. Officiellement, son fils ne va plus dépendre de lui après cette journée.

* * *

Je pose de nouveau mon stylo. « Et si je faisais plutôt d'Eolwyn un orphelin, cela donnerait une dimension plus dramatique à mon conte. »

Je raye donc les phrases faisant mention du père, et poursuis mon écriture.

* * *

Eolwyn ferme les yeux, deux trois secondes, avec une sensation bizarre. Il les ouvre de nouveau. Sa mère ne l'a pas vu, elle continue de s'affairer sur le repas, elle est seule dans la pièce. Mais pourquoi a-t-il vu un père qu'il n'a jamais connu ? En effet, cette brave femme l'avait élevé seule, son père étant mort avant sa naissance.

De ce père, Eolwyn ne connaît pratiquement rien. Sa mère ne veut pas en parler et ceux du village non plus. Il s'agissait d'un étranger arrivé récemment avant sa mort. C'est la seule information que l'adolescent ait réussi à glaner çà et là au fil du temps.

Après le repas, il fait rapidement ses corvées du matin. Il nourrit les cochons. Il trait la vache, grâce au lait de laquelle sa mère fait ses succulents fromages. Enfin, il coupe un peu de bois pour le fourneau de Narkita. Puis il part rejoindre ses amis près de la rivière. Aujourd'hui, il n'y a pas classe, car c'est la fête du solstice.

Pendant cette fête va avoir lieu la cérémonie du Passage. Il va comparaître devant le conseil des hommes et déclarer qu'il n'est plus un enfant et qu'il est temps pour lui de commencer l'apprentissage de son futur métier.

Eolwyn y a bien réfléchi, il veut devenir aubergiste. Un métier où il pourra rencontrer des voyageurs toujours prompts à raconter bon nombre d'histoires, et Eolwyn adore les histoires, les contes et les légendes. De plus, Arnhawyn, l'aubergiste actuel, commence à se faire vieux et a bien besoin d'un apprenti pour l'aider à servir les clients, à ranger les tonneaux dans la cave et à les mettre en perce. Puis, dans quelques années, il pourra, peut-être, reprendre l'établissement et se marier.

Il espère donc que le conseil va accepter sa demande. Mais il ne devrait pas y avoir de problème, sauf si un autre postulant fait la même demande, ou si Arnhawyn ne veut pas d'apprenti pour l'instant.

Eolwyn passe donc sa dernière journée d'enfant à s'amuser près de la rivière avec ses amis. Après ce soir, certains seront toujours des enfants, et d'autres comme lui seront devenus des hommes, et ils ne pourront plus se permettre de venir nager ou pêcher des écrevisses en pleine journée. C'est donc avec une certaine nostalgie qu'ils se séparent avant d'aller s'apprêter pour la célébration de ce soir.

Narkita lui a préparé ses plus beaux habits : une nouvelle chemise qu'elle lui a confectionnée en cachette, des chausses brunes, une tunique verte et des bottes en daim toutes neuves. Il les enfile en faisant bien attention à ne pas les salir, l'anxiété commence à le gagner. Il se répète le petit discours qu'il a projeté de déclarer devant l'assemblée.

Ça y est, les tambours résonnent sur la place, le héraut appelle les jeunes prétendants à se manifester, c'est le moment d'y aller.

Cette année, ils sont quatre garçons à avoir eu quatorze ans, Eolwyn est le troisième à passer dans la salle du conseil.

Quand vient son tour, sa mère l'embrasse émue. Il s'avance droit et fier pour entrer dans la pièce. Tous les hommes du village sont présents. Il les a toujours connus, le village est comme une grande famille, certains sourient, d'autres ont un air faussement sévère.

Arrivé au centre de la salle, il s'arrête.

« Tu veux t'exprimer devant le conseil, Enfant ? Déclare Gaawyn, le chef du village. Donne-nous ton nom, celui de tes parents, et dis-nous ce que tu désires.

— Je m'appelle Eolwyn, ma mère s'appelle Narkita et mon père s'appelait…

* * *

Assis à mon bureau, je m'arrête de nouveau. Que puis-je faire pour captiver mon neveu ? Si je continue comme ça, avec mon histoire à l'eau de rose, le petit Thomas refermera le livre et retournera à ses dessins animés japonais. Il faut donc que je trouve une péripétie assez accrocheuse pour qu'il continue à lire, mais je ne veux pas avoir recours à la violence dans mon conte.

Je me lève pour réfléchir, je regarde dans le jardin, en fumant une cigarette, pour me changer les idées. Puis, un sourire aux lèvres, je m'assois et reprends la plume.

* * *

« Et mon père s'appelait Maurice. Je ne désire rien sinon mon droit d'être considéré comme un homme, car j'ai eu quatorze ans cette année. »

Après ces mots, Eolwyn parcourt la salle des yeux. Les expressions sur les visages reflètent tantôt la peine et la gêne, tantôt la haine et la colère.

La colère ? La haine ? Comment ces hommes l'ayant vu grandir peuvent-ils le regarder ainsi ?

« Et que veux-tu faire pour contribuer à la bonne marche du village, Eolwyn fils de Narkita et de… Maurice ? lui répond Gaawyn d'une voix sévère.

— Je veux être aubergiste et devenir l'apprenti d'Arnhawyn. »

Eolwyn voit Arnhawyn baisser les yeux avec une infinie tristesse, pendant que des cris de colère s'élèvent dans la salle.

« Plaisantes-tu Eolwyn ? Comment crois-tu que nous pourrions laisser le fils d'un fou exercer une activité qui le mettrait en contact avec des étrangers, et ainsi pervertir la renommée de notre village ? Tant que tu étais un enfant, cela n'avait pas grande importance. Mais en devenant un homme, tu deviens le représentant du village. Nous ne pouvons t'exposer à la vue de nos visiteurs. Sois déjà heureux que nous t'autorisions à rester, beaucoup d'entre nous étaient contre. Orgowyn a besoin d'un aide. Telle sera ta tâche à l'avenir.

Tu peux remercier le conseil et accepter ta charge, ainsi tu deviendras un homme et cesseras d'être un enfant. » Gaawyn s'assoit un sourire mauvais aux lèvres.

Eolwyn n'en croit pas ses oreilles pointues. Orgowyn est l'homme à tout faire du village. Tous les travaux les plus rebutants sont pour lui. Les enfants lui jettent des pierres quand ils le voient, les femmes font un détour pour l'éviter, les hommes le battent quand il leur en prend l'envie.

Et c'est cette place qu'il doit prendre ? Devra-t-il être le souffre-douleur de la petite communauté ? Tous ses rêves s'écroulent, mais que peut-il faire d'autre que d'accepter son sort ? Il ne connaît que son village, et s'il refuse, il devra partir et ne plus jamais revenir. Il faut qu'il accepte, il pourra, peut-être, les faire changer d'avis dans quelques années.

« J'accepte… »

* * *

Je sais que je suis à un tournant de mon histoire.

Soit, mon personnage principal accepte de devenir l'homme à tout faire du village et je peux écrire un pastiche de Cendrillon. Soit, Eolwyn refuse la proposition du chef, et là je ne sais pas encore où va bien pouvoir aller mon histoire.

* * *

« Non ! Ce n'est pas possible ! Je refuse ! Pourquoi dites-vous que mon père était un fou ? »

Les questions se bousculent dans son esprit, mais restent coincées au fond de sa gorge. Pour ne pas pleurer devant tout le monde, Eolwyn prend ses jambes à son cou et s'enfuit en courant de la salle du conseil.

La nouvelle s'est déjà répandue, parmi les femmes et les enfants qui se trouvent devant la salle commune. Dans sa course folle, Eolwyn aperçoit sa mère en train de pleurer, recroquevillée sur elle-même au milieu de ses amies, qui tentent de la consoler. Il ne peut pas s'arrêter, il faut qu'il trouve un endroit tranquille, où il pourra réfléchir.

Cet asile, il le trouve, comme d'habitude, dans la forêt. Là, près d'un petit étang, il a construit, il y a bien des années déjà, une cabane perchée dans un arbre. C'est ici qu'il vient lorsqu'il se dispute avec sa mère ou avec ses amis.

Épuisé par sa fuite éperdue et par ses vives émotions, il s'endort comme une masse sur les planches inégales et pas toujours bien jointes du plancher.

L'aube se lève, Eolwyn est réveillé par le chant des oiseaux, qui se moquent totalement de ses problèmes et de sa fatigue. Il est tout ankylosé, ses beaux vêtements sont pleins de crasse et déchirés. Il remarque sans vraiment s'en soucier qu'il s'est légèrement blessé à la main droite et au genou gauche. Sans doute est-il tombé pendant sa fuite, mais il n'en garde aucun souvenir. La nuit ne lui a pas porté conseil, il ne sait toujours pas où il en est, et ce qu'il va bien pouvoir faire.

Tout d'abord, il doit rentrer chez lui. Il descend donc de son arbre et se dirige vers la maison de sa mère. Il a l'esprit plein de questions et elle devra lui répondre de gré ou de force. Il sent la colère monter en lui. Pourquoi ne lui a-t-on jamais rien dit sur la folie de son père ? D'accord, il savait qu'il était étranger, mais fou ?

Lorsqu'il entre dans la cuisine, sa rage retombe aussitôt quand il voit Narkita, le visage ravagé par les larmes et la fatigue. Elle n'a pas dormi de la nuit et est restée assise là, à l'attendre, folle d'angoisse. Il s'approche doucement d'elle et lui demande simplement dans un murmure :
« Pourquoi ? »

* * *

« Bon, me dis-je, maintenant il faut que je trouve une histoire pas trop bancale. C'est bien beau de partir dans l'inconnu, mais il faut arriver à retomber sur ses pattes. »

J'entends qu'on m'appelle au rez-de-chaussée. Je regarde ma montre, il est bientôt treize heures, ce doit être ma femme pour le déjeuner.

Je descends mettre le couvert, pour Sophie et moi, tout en pensant qu'il faut que je finisse mon histoire avant la fin de la semaine, pour pouvoir l'offrir à Thomas qui vient passer une quinzaine de jours chez nous pour les vacances.

Pendant le repas, le journal télévisé fait ses gros titres sur le résultat du match de football de la veille entre l'Olympique de Marseille et le Paris Saint-Germain, et le septième mariage d'une obscure star du cinéma. Les soixante-six mille morts, du tremblement de terre de la semaine dernière, ne sont plus qu'un entrefilet à la fin du journal. Oubliés la misère, les blessés et les épidémies, car aujourd'hui, l'OM a battu son adversaire de toujours, trois buts à un, et un acteur sur le retour s'est remarié avec une jeune femme qui pourrait être sa petite-fille.

Je me demande si la terre tourne bien rond.

Enfin, je ne peux pas changer le monde. Je décide donc d'aller faire une petite sieste, à l'ombre sur la terrasse.

Une fois reposé, je retourne à mon bureau.

* * *

Après un long moment qui paraît une éternité à Eolwyn, sa mère lève ses yeux rougis vers lui en disant :

« Sache une chose, Eolwyn, ton père n'était pas fou, il était tout simplement différent.

— Raconte-moi, alors.

— C'était il y a un peu plus de quinze ans, j'étais au service d'Arnhawyn à l'auberge. Je servais les clients qui, à cette époque, étaient plus nombreux que de nos jours, c'était un travail agréable, car comme toi, j'aimais écouter les histoires étranges et merveilleuses que souvent les voyageurs se plaisaient à raconter.

Un soir d'hiver, un homme est arrivé au village. Il était très laid. Il avait les cheveux noirs, des poils

sur le visage autour de la bouche et sur les joues, des oreilles arrondies et non pointues, et des yeux marron. Jamais personne n'avait vu un tel homme, même pas Arnhawyn, qui était déjà le doyen du village, et qui, avec son métier, voit le plus d'étrangers.

Mais cet homme horrible, je l'ai tout de suite trouvé beau, car ses yeux, même s'ils n'étaient pas verts, reflétaient une bonté et une intelligence hors du commun, et son sourire illuminait sa face, pourtant si disgracieuse.

Tu vois Eolwyn, la véritable beauté est intérieure, le physique est mineur.

Cet homme s'appelait Maurice. Il fut bloqué chez nous par l'hiver exceptionnellement froid. Pour payer son hébergement, il racontait des histoires aux autres clients. En effet, il avait passé un accord avec Arnhawyn, car il ne possédait pas un sou. Ses récits étaient les plus fantastiques que j'aie jamais entendus. Il disait qu'il venait d'un univers différent du nôtre, plein de machines incompréhensibles, et il nous racontait son monde. Les habitants, bien que friands de ses contes, ne l'aimaient pas beaucoup et le prenaient pour un fou, parce qu'il croyait vraiment à ses propres fariboles. Certains, menés par Gaawyn, qui n'était pas encore le chef, voulaient le chasser malgré l'hiver, et le froid infernal qui régnait.

Tu as deviné que je n'étais pas parmi ceux-là. Nous étions tombés amoureux l'un de l'autre, et voulions nous marier. Arnhawyn était d'accord pour que nous prenions sa suite à l'auberge. Mais avant cela, Maurice voulait fournir à tout le monde la preuve qu'il n'était pas fou. Pour cela, il devait retourner chez lui et nous rapporter un objet originaire de son univers. Il pensait qu'il clouerait ainsi le bec de Gaawyn et sa clique.

Quand le printemps fut là, il partit donc un matin. Mais il ne revint jamais. Le dernier à l'avoir vu fut Orgowyn, qui braconnait dans la forêt. Neuf mois plus tard, tu es né de cet amour. »

En évoquant ces souvenirs, Narkita pleure de nouveau à chaudes larmes, Eolwyn est bouleversé.

« Mais pourquoi m'avoir dit qu'il était mort ? Il est seulement disparu.

— S'il n'est pas revenu, c'est qu'il est mort.

— Mais… mais non ! Il est peut-être resté bloqué sur son monde.

— Eolwyn, j'aimais ton père, mais je n'ai jamais réellement cru à ses histoires de mondes parallèles, comme il appelait ça. Je pensais en le laissant partir, qu'il se rendrait compte que tout cela venait de son imagination. »

* * *

Je relève les yeux de ma feuille. Il est vingt heures, Sophie ne va pas tarder à crier mon nom dans l'escalier, pour que je descende dîner. Je prends les devants, cela m'évitera des réflexions désagréables.

En effet, elle ne comprend pas mon envie d'écrire et d'inventer des histoires. Elle pense que cela vient de me tomber dessus récemment. Pourtant quand j'y pense, plus jeune j'avais essayé d'écrire un roman. Mais je ne l'avais jamais terminé.

Je ne me rappelle même plus pourquoi.

En tout cas, j'ai fini pour aujourd'hui, je reprendrai mon récit demain matin.

* * *

Non, ce n'est pas possible, son père ne peut pas être mort, Eolwyn en est certain. Il faut qu'il le retrouve.

Après dîner, il sort et se dirige vers une masure un peu à l'écart du village. Il frappe à la porte. Quelques instants après, celle-ci s'ouvre en grinçant sur ses gonds.

« Qu'est c' que tu veux gamin ? » demande Orgowyn.

— Eh bien, je voulais d'abord te dire que ce n'était pas contre toi, si j'ai refusé de devenir ton apprenti. Mais…

— J'sais bien gamin, t'as toujours voulu devenir aubergiste. Et puis, t'étais jamais avec les autres mômes à m'balancer des pierres sur l'museau. Mais j'suis sûr que tu viens pas seulement pour ça ?

— Ma mère m'a dit que tu étais le dernier à avoir vu mon père dans la forêt, j'aurais voulu que tu me montres où c'était, s'il te plaît. »

Le cantonnier referme la porte. Eolwyn se retrouve seul et hébété. Il se retourne pour partir quand il entend de nouveau le grincement des gonds.

« Paré à y aller gamin ? » Orgowyn s'est muni de son manteau, du bâton, qu'il prend toujours lorsqu'il marche dans les bois, et d'un gros sac de toile. Il n'attend pas la réponse d'Eolwyn et part d'un bon pas.

Le garçon est obligé de courir pour le rattraper. Tous deux s'enfoncent dans la forêt éclairée par la pleine lune.

Il doit être minuit lorsqu'ils arrivent près d'un lac. Eolwyn ne s'est jamais autant enfoncé dans la forêt. Orgowyn lui confie que lui-même ne connaît pas bien le lieu.

« C't ici que je l'ai vu y a quinze ans de ça. Il allait par là » dit-il en montrant une falaise de l'autre côté de l'étendue d'eau.

— Merci, Orgowyn, tu peux y aller maintenant

— T'es certain qu'tu veux pas que j'vienne avec toi gamin ?

— Oui, je préfère que tu ailles dire à ma mère qu'elle ne s'inquiète pas, je reviendrai bientôt. Dis-lui aussi qu'il faut que je sois sûr de la mort de mon père et que je l'aime.

— Eh bien, bon courage, gamin, tu sais, moi aussi j'aimerais bien qu'il soit toujours en vie l'Maurice, c'était un brave gars. » Sur ce, l'homme lui donne son sac, se retourne et repart vers le village.

Eolwyn est maintenant en bas de la falaise qui borde tout le côté nord du lac. Par où son père a-t-il

bien pu aller ? Il cherche un passage, par lequel il pourra escalader facilement. Le nez en l'air, il trébuche dans un trou.

Il se relève en jurant et frotte ses genoux pour enlever la terre. Puis il examine le creux qui l'a fait chuter. Le trou est en partie bouché par un petit rocher. Après avoir bougé la grosse pierre, il révèle ce qui ressemble à l'entrée d'une grotte, juste assez espacée pour qu'un homme puisse passer.

Un pressentiment pousse Eolwyn à s'enfoncer dans le trou béant. Il rampe sur une dizaine de mètres dans un tunnel qui s'enfonce dans le sol, puis il débouche dans la grotte proprement dite. Il remercie la prévoyance du cantonnier, qui avait mis quelques torches, de quoi les allumer, ainsi que quelques provisions dans le sac de toile.

La caverne est vaste. Après l'avoir explorée, il sait qu'il y a un deuxième tunnel qui part du côté opposé à celui par lequel il est arrivé.

Eolwyn s'y engage sans hésiter. Ce tunnel est beaucoup plus long, extrêmement sinueux, de plus, il monte et descend tour à tour. L'adolescent a totalement perdu la notion de l'espace et du temps, mais quelque chose lui dit qu'il se dirige tout de même dans la bonne direction. Aussi persévère-t-il.

Quand enfin il sent de nouveau l'air frais sur son visage, le soleil est en train de se lever sur une aube radieuse.

Il est revenu au lac. Découragé, épuisé, il sanglote en reprenant le chemin du village. Mais le village a disparu, ou plutôt non, il est différent, très différent…

Il se dirige vers l'endroit où devrait se trouver sa maison.

* * *

Après le petit déjeuner, je retourne à mon bureau pour écrire. J'ai eu de nombreuses idées pendant la nuit, il faut que je les couche sur le papier au plus tôt, pour ne pas les oublier. Je m'installe, prends mon stylo et…

La sonnette de l'entrée retentit. Mince, Sophie est dans son bain, il faut que j'y aille. Je redescends un peu irrité contre l'intrus, qui ose briser ma tranquillité et ma concentration de si bon matin.

J'ouvre la porte et tombe nez à nez avec un jeune garçon. Je ne le connais pas, mais il me dit vaguement quelque chose. Il est abominablement sale. Mais sous la crasse, je distingue de longs cheveux très blonds, de magnifiques yeux verts et des oreilles pointues ?!?

J'entends la porte de la salle de bain qui s'ouvre et la voix de ma femme.

« C'est pour moi ? Eh Maurice ??? »

Aline

« Aline ? Je crois que c'est la fin, n'est-ce pas ?
— Oui, les médecins sont formels, il te reste à peine quelques minutes.
— Promets-moi de ne pas pleurer.
— Je te le promets.
— C'est bizarre, je ne ressens aucune douleur… J'ai du mal à croire que dans quelques instants je ne serais plus de ce monde, comme on dit… Bien, ce n'est pas si grave puisque je t'ai connu, ma chérie.
— Oui et nous nous sommes aimés.
— Et puis j'ai eu une vie bien remplie… Je n'avais pas un métier, j'avais une passion… Exobiologiste… Rechercher une forme de vie extraterrestre. Ça ne fait pas très sérieux comme profession. Mais tu ne me l'as jamais reprochée.
— Non, pourquoi l'aurais-je fait ? Ce n'est pas si insensé.
— Ce sera mon seul regret, tu sais ?
— De ne pas avoir trouvé ?
— Oui, j'aurais tant voulu entrer en contact avec des aliens, comme je les appelais dans ma jeunesse… L'humanité pourrait tellement apprendre au contact d'une autre intelligence.
— Mais eux aussi pourraient apprendre au contact des humains, surtout avec des spécimens dans ton genre.
— Tu crois ? dit-il dans un dernier souffle.
— J'en suis sûre, mon amour. » Pense-t-elle en se mordant la lèvre jusqu'au sang pour ne pas pleurer.

Elle se penche pour embrasser une dernière fois l'homme qui fut son mari pendant tant d'années. Et elle dépose ainsi, sur la bouche sans vie, une goutte de sang vert.

Le gigot de sept heures

« Écoutez mon ami, mettez-y un peu du vôtre !

Votre plat est bon, même très bon, mais il manque ce je ne sais quoi, qui en ferait un mets d'exception. Non, vraiment je suis déçu. On m'avait tant loué vos dons culinaires. J'espérais avoir enfin trouvé la perle rare, qui saurait ravir mon palais comme jamais. Certes, vous êtes doué, mais il n'y a rien là de bien extraordinaire. Je vous laisse encore une chance pour le dîner de ce soir, mais ne me décevez plus. C'est compris ? »

Wogku Lambert repoussa son assiette avec un profond soupir signifiant par là à Ensipio Gilobi, son nouveau chef, qu'il devait prendre congé.

Celui-ci fit signe au robot serveur de débarrasser et s'en alla, fulminant devant l'humiliation.

« Mettez-y du vôtre ! Mettez-y du vôtre ! Non, mais pour qui se prend-il ce porc immonde, cette montagne de graisse ? Mon kanar aux oranges d'Altaïr… rien d'extraordinaire ! Quel abruti ! Il a perdu le goût ! »

Arrivé dans sa cuisine, Ensipio commença à réfléchir. Il savait très bien qu'il ne pouvait se permettre de déplaire à nouveau à Lambert. Il s'agissait DU gastronome de cette partie de la galaxie. Une mauvaise critique de sa part dans sa rubrique culinaire hebdomadaire serait reprise par tous les médias jusqu'aux confins de la Voie Lactée. Sa carrière de cuisinier serait brisée, laminée. Il ne pourrait plus travailler que dans une ignoble gargote, une cantine obscure dans les mines des champs d'astéroïdes, ou pire encore, dans l'industrie alimentaire.

Il lui fallait donc un plat pour charmer les papilles gustatives du critique, quelle que soit son opinion sur les aptitudes gustatives de celui-ci. Lambert se vantait, autant qu'il pouvait, d'être le descendant d'une lignée issue de la mythique Terre, la planète des origines. Plus précisément, sa famille serait venue de France, région renommée à l'époque pour sa science dans les arts culinaires. En élaborant un plat français à sa manière, il saurait sans doute attirer les bonnes grâces de l'exigeant gourmet.

Ensipio se brancha sur le réseau et se lança à la recherche d'une recette française tombée dans l'oubli.

.

.

* * * Résultat recherche demandée pour : « recette typique Terre France » * * *

— Cassoulet de Castelnaudary

— Pot au feu

— Saucisses frites

— Bœuf bourguignon

— Gigot de sept heures

— Tarte Tatin

— Potée auvergnate

— Jambon beurre

* * * Fin de la recherche * * *

* * * Temps de traitement : 32 minutes 42 secondes 03 centièmes.

Le retour de la requête prit une éternité. Tout en examinant le résultat sur l'écran de la console, Ensipio murmurait : « Mettez-y du vôtre ! Mettez-y du vôtre ! Abruti !… », comme une litanie sans fin.

Le gigot de sept heures avait l'air d'être une bonne idée. Il possédait tous les ingrédients nécessaires ou, tout au moins, d'autres pouvant les remplacer dans sa cuisine. À part le mouton.

* * *

Bientôt l'heure du dîner, Wogku était avide de découvrir le plat confectionné par Gilobi. Il sourit en pensant avec malice à son sermon du déjeuner.

Le kanar aux oranges d'Altaïr était le meilleur repas qu'il eût dégusté depuis longtemps. La remontrance devait avoir poussé le cuisinier à se surpasser, si cela était encore possible.

Le robot serveur entra avec le fameux mets. Wogku fut étonné de ne pas voir le chef l'apporter en personne. Mais, trop impatient, il engloutit la première bouchée… La viande était si savoureuse, la purée si exquise. Les larmes lui montèrent aux yeux. Quel délice ! Quelle finesse ! La chair lui fondait dans la bouche.

Son assiette terminée, il se refit servir. Puis, non rassasié, il demanda que la cocotte lui soit apportée. Il mangea alors à même le récipient, jusqu'à s'en éclater la panse. Il ne pouvait pas se décider à en laisser une seule miette au fond.

Repu, satisfait, il repoussa la marmite vide, toujours la larme à l'œil, ému par cette profusion de saveurs. Il devait aller s'excuser auprès de Gilobi et le féliciter chaleureusement. Il se dirigea vers la cuisine aussi vite que sa corpulence hors du commun le lui permettait.

Arrivé dans la pièce, il vit les robots en train de ranger et de nettoyer la salle, mais aucune trace du brillant cuisinier.

Lorsqu'il interrogea l'un d'eux, celui-ci lui répondit que le maître queux se reposait dans sa chambre.

« Mon ami ! dit-il en entrant. Vous êtes un véritable artiste ! Ce plat est fabuleux ! Qu'était-ce ? Comment faites-vous pour obtenir une viande si succulente ? Quand pouvez-vous m'en refaire ? »

Ensipio, alité, se redressa sur les coudes et s’assit.

« Cela vous a plu, je vois. J’en suis profondément heureux, répondit le chef avec un sourire sincère. Je me suis inspiré d’une vieille recette française : le gigot de sept heures. Il s’agit d’un mets à base de mouton. Je ne sais même pas à quoi ressemble cet animal. Mais j’ai suivi votre conseil et j’y ai mis du mien. »

Le chef repoussa le drap qui le recouvrait. Tout en tâtant sa cuisse gauche comme s’il en éprouvait la texture, il ajouta :

« Tant qu’à vous en refaire. Je crains malheureusement de ne pouvoir le cuisiner qu’une seule fois à nouveau. »

Sous la lumière blanche et froide émise par le plafond, la toute nouvelle prothèse en plastacier de sa jambe droite brillait de mille feux.

Mirlyar veuille

Que Mirlyar me pardonne, mais je ne peux m'empêcher d'éprouver une grande fierté. Je commets le péché d'orgueil. Je le sais. Pourtant, une joie sans pareille s'empare de moi, lorsque je pense que je fais partie de l'Escorte de Vie.

C'est un honneur immense pour un homme de mon âge. Peu, parmi les disciples, peuvent se vanter d'avoir été Garde de Vie avant leur vingtième année.

Mirlyar veuille que je sois digne de la confiance des Maîtres de Vie.

* * *

Ça y est. Nous avons mis la Source de Vie dans son écrin de métal, de cuir et de bois. Huit gardes sont nécessaires pour porter l'Arche. Nous sommes donc seize à nous relayer pour convoyer cet objet saint jusqu'au monastère, en plein centre du désert de Dylvar.

J'ai le grand privilège de faire partie de la première équipe. Je m'installe sous le joug. Je me brûle la nuque et les épaules à travers la toile grossière de ma robe au contact du cuir, chauffé par le soleil de plomb. Mais c'est le prix à payer pour éviter de me blesser contre le bois râpeux du tronc pendant le voyage. Au signal, je me redresse. Le poids énorme me fait ployer les genoux. Mais je dois résister.

Les habitants du village se sont attroupés autour de nous, ils s'esclaffent, nous lancent des quolibets et, pour certains, quelques pierres. Pauvres infidèles, qui ne comprennent pas notre abnégation à apporter la Source de Vie à nos frères, là-bas, à dix jours de marche. Ils ne respectent rien. Ils sont incultes, mous et pleins de graisse d'une existence trop facile. Je ne dois pas me laisser déconcentrer. Ma tâche est sacrée.

Mirlyar veuille que je sois digne de la confiance des Maîtres de Vie.

* * *

Nous sommes tout juste au milieu de la matinée, et, déjà, la chaleur est écrasante. Parti depuis trois jours seulement, j'ai l'impression qu'il y a une éternité que les villageois nous insultaient.

Mon fardeau est insupportable et me brise le cou. Mes sandales sont en lambeaux et mes pieds sont en sang. Pourtant, je dois continuer et m'enfoncer avec mes compagnons dans ce désert de pierres.

Je mets un pied devant l'autre. Et pas à pas, je remplis ma mission.

Mirlyar veuille que je sois digne de la confiance des Maîtres de Vie.

* * *

Ce matin, nous avons perdu notre mule. Elle est tombée dans une crevasse trop profonde pour en voir le fond. Nos réserves de nourriture et surtout d'eau ont disparu avec elle. Il ne nous reste que deux petites gourdes et bien peu à manger.

Et ce soleil, toujours plus chaud, tandis que la journée s'avance. Encore cinq jours avant d'arriver au monastère. Comment allons-nous faire ? Je ne dois surtout pas faiblir ou douter.

Mirlyar veuille que je sois digne de la confiance des Maîtres de Vie.

* * *

Simfa, Zehlyer et Menjo ne se sont pas réveillés au lever du jour. La nuit glaciale, l'épuisement et la soif ont fini par les achever.

Bien que ce ne soit pas mon tour, je me place sous le joug. Il faut bien remplacer Simfa, et beaucoup, parmi nous, ne sont pas dans un état très encourageant. Le poids me fait trembler de tous mes membres. Mes articulations craquent dangereusement. La journée va être longue, très longue.

Il nous faut avancer encore et toujours sous la chaleur qui nous écrase. Je dois être fort.

Mirlyar veuille que je sois digne de la confiance des Maîtres de Vie.

* * *

Oh, Mirlyar, pourquoi tant de souffrance ?

Nous ne sommes plus que quatre, à peine vivants. Nous ne pouvons plus porter notre fardeau sacré. Aussi nous le poussons. Et petit à petit, millimètre par millimètre, puis centimètre par centimètre, nous continuons à avancer, repoussant toujours plus loin nos limites.

Mes mains ne sont plus que des moignons. Mes genoux, bien qu'enrobés dans de la toile, provenant des robes de nos compagnons morts, ne sont que plaies purulentes, dans lesquelles le sable s'infiltre. Mes lèvres sont collées par le sang séché. Mes yeux ne sont qu'entrouverts. De toute façon, je n'ai pas besoin de voir. Il suffit de pousser, droit devant.

Mirlyar veuille que je sois digne de la confiance des Maîtres de Vie.

* * *

Ma soif est insoutenable. Mais je dois apporter la Source de Vie à mes frères.

Là-bas, je pourrais boire et me baigner. Je dois absolument continuer. Je ne sais même plus depuis combien de temps nous sommes partis.

La puanteur des cadavres de mes compagnons d'infortune me fait suffoquer. Un ver se creuse un chemin dans l'orbite de Quafir. Il se traîne sur la joue de mon ami. J'ai l'impression qu'il me nargue lorsqu'il pénètre dans la narine. Arc-bouté, je dois résister et pousser cette masse dont le métal me brûle le dos.

Mirlyar veuille que je sois digne de la confiance des Maîtres de Vie.

Je dois continuer.

Mirlyar veuille que je sois digne de la confiance des Maîtres de Vie.

Je dois continuer.

Mirlyar veuille que je sois…

* * *

« QG ? Ici patrouille 7. Nous avons encore trouvé une troupe de moines Mirlyarites. À vous.

…

— Non, ils sont tous morts. Totalement desséchés comme d'habitude. À vous.

…

— Que fait-on de leur arche ? À vous.

…

— Bon OK, on la ramène au village. Mais ce ne serait pas plus simple de l'apporter au monastère directement ? Il y en a pour dix minutes à peine. À vous.

…

— Je sais bien que leurs croyances nous l'interdisent. Mais cela fait quatre fois de suite qu'ils échouent dans leur traversée. Ils vont finir par disparaître s'ils n'acceptent pas un minimum d'aide. À vous.

…

— Quand je pense, que nous faisons leur trajet en une heure avec n'importe quel véhicule de surface ! J'avoue que je ne comprends pas leur obstination. À vous.

…

— OK, QG ! On enterre ce qui reste des corps, on vide leur citerne de sa flotte et on la ramène au village. Terminé. »

Gaïa

Main dans la main, Zoé et Alain avançaient paresseusement sur la plage de sable fin. Ils longeaient le rivage, nus, les cheveux au vent.

Le soleil réchauffait leur peau, l'air marin emplissait leurs poumons d'un air pur chargé de sel.

« Te rends-tu compte de la chance que nous avons Alain ?
— Hum ?
— À la fin du 21e siècle, nous n'aurions jamais pu nous balader ainsi en plein air au soleil. C'était pourtant il y a, à peine, cinquante ans.
— Gaïa a une capacité régénératrice assez incroyable en effet.
— Oui. Et heureusement, l'humanité a enfin pris conscience de la nécessité de protéger son espace de vie : la Terre.
— Tu as raison ma chérie, nous avons de la chance. Il se baissa pour l'embrasser tendrement.
— Alain ? Tu sais de quoi j'ai envie maintenant ? »

Mais Alain n'écoutait plus. Partout où il regardait, ses yeux lui renvoyaient la même chose :

« Message Système du simulateur – programme Gaïa – Fin du crédit-temps payé – Voulez-vous continuer ? »

Les œufs

« Ensipio, mon ami, venez me rejoindre s'il vous plaît. »

Wogku Lambert LE critique gastronomique de ce côté de la galaxie relâche à peine le bouton de l'intercom que son cuisinier et ami Ensipio Gilobi entre dans la pièce, en claudiquant légèrement à cause de ses deux jambes en plastacier. Certes, les deux prothèses sont plus rapides que ses jambes d'origine, mais il n'a jamais pu éviter ce léger boitillement.

« Que se passe-t-il, mon cher ? Un problème ?

— Non, une découverte… peut-être… Ensipio, avez-vous déjà entendu parler du chocolat ?

— Du choco quoi ?

— Du chocolat. C.H.O.C.O.L.A.T. C'était une substance comestible fortement prisée il y a de nombreux siècles sur la terre des origines. Il n'en reste que quelques traces dans la base de données galactique. Certaines personnes semblaient en être quasiment dépendantes. Mais je n'ai jamais rien trouvé sur sa fabrication, sa présentation ou même son goût. Enfin, pour être exact, je n'avais rien trouvé jusqu'à tout à l'heure. Figurez-vous que dans un obscur musée de la Nouvelle Bruxelles… Vous savez cette planète dont la spécialité culinaire est un tubercule coupé en bâtonnets, qu'ils plongent dans de la graisse chaude. Donc je vous disais que j'ai trouvé dans la collection d'un petit musée de ce monde, deux références portant le nom d'œuf de chocolat.

— Oh, vraiment ? Nous partons donc bientôt pour la Nouvelle Bruxelles, si je comprends bien.

— Bien sûr, nous ne pouvons pas passer à côté de cette chance de pouvoir en connaître plus sur le chocolat. Pensez à notre livre sur les mets perdus. Demandez aux robots de préparer nos bagages et le vaisseau, nous partons le plus vite possible.

— Je m'occupe de tout, pendant ce temps, essayez d'en savoir plus dans la BD-Gal. »

Sur ces mots, Ensipio sort de la pièce, pendant que Wogku se penche sur sa console pour essayer de glaner des renseignements supplémentaires.

* * *

Son métier de critique gastronomique et sa position de leader dans cette fonction ont fait de Wogku Lambert un homme riche, un homme très riche, un homme si riche qu'il est l'un des rares privilégiés à posséder personnellement un astronef à hyperespace pour se déplacer de planète en planète dans toute la galaxie. Ce vaisseau, baptisé le Gourmandise par son propriétaire, est équipé de tout le confort possible, ce qui permet aux deux hommes de passer, assez agréablement, les deux semaines de voyage jusqu'à la Nouvelle Bruxelles.

Pendant que Lambert effectue des recherches, Gilobi confectionne avec amour des mets délicieux, qu'ils partagent. Fait exceptionnel, et preuve de l'énorme amitié du critique pour son chef, car il a toujours refusé à quiconque le droit de manger à sa table. C'est une question de concentration, dit-il, il ne peut se concentrer convenablement sur les saveurs avec quelqu'un d'autre en train de mastiquer à côté de lui. Gilobi est sa seule exception depuis l'enfance. Leur passion commune pour la nourriture et le talent d'Ensipio ont transformé ce plaisir solitaire en une messe, une communion de plaisirs partagés.

C’est donc avec quelques kilos de plus, qu’ils débarquent sur la Nouvelle Bruxelles. Une planète à la population sympathique et accueillante.

« Donc nous sommes bien d’accord, Ensipio. Pendant que je vais donner quelques interviews aux médias locaux, pour donner une raison officielle et lucrative à ma venue ici, et surtout pour que l’on nous laisse tranquilles, vous allez repérer où se trouve le musée. Puis nous irons ensemble demain. Pourrais-je vous demander ?

— Ne vous inquiétez pas, mon cher. J’irai me renseigner discrètement pour savoir si les œufs sont bien présents, mais j’attendrai demain pour les découvrir avec vous.

— Ah, vous êtes un véritable ami. Béni soit le jour où le destin a fait se croiser nos chemins. À ce soir donc. »

C’est dans un salon privé du meilleur restaurant de la planète que les deux hommes se retrouvent. Seul le bruit des coquilles de moules vides, que les deux convives jettent dans la poubelle de table, trouble le silence de ce moment si précieux pour les deux hommes : la découverte d’une spécialité planétaire.

Le dernier mollusque et la dernière frite avalés, ils se désaltèrent d’une bonne chope d’une délicieuse bière verte. C’est sur un ton satisfait que Wogku s’exclame en tapant son immense panse :

« Simple comme plat, mais c’est délicieux.

— Certes, il ne sert à rien parfois de trop compliquer les choses. Ces moules-frites se suffisent à elles-mêmes. J’aurais peut-être ajouté une pointe de poivre bleu d’Altaïr dans les moules, mais je chipote, leur chef est très doué.

— Mais il ne vous arrive pas à la cheville mon cher Ensipio. Non, non, ne protestez pas. Vous êtes LE maître queux de la galaxie. Mais en attendant le dessert, nous pouvons parler. Qu’en est-il de nos œufs ? Avez-vous trouvé le musée ?

— Oui. Mais les œufs n’y sont plus. Ils ont été prêtés à un musée de la Petite Rome il y a cent vingt-trois ans pour une exposition et ils n’en sont jamais revenus. Cela n’a pas eu l’air d’émouvoir le conservateur du musée.

— Bon, eh bien en route pour la Petite Rome, j’y connais une petite gargote où ils font des pâtes, vous m’en direz des nouvelles.

— Ah ! Autre chose, dans les archives du musée il y avait une photo avec la mention choco quelque chose, que je n’ai pas réussi à lire. Je l’ai imprimée, elle n’est pas de très bonne qualité, car elle était stockée dans un format préhistorique que le logiciel ne savait plus très bien décoder. »

Gilobi sort une photo de sa poche et se penche à travers la table pour la montrer à son compère.

« Voilà, je n’ai pas réussi à avoir la référence exacte, mais elle était stockée au même endroit que les œufs avant d’être détruite, je ne sais comment. Ne trouvez-vous pas que l’on dirait une poule ?

— Hum, vous avez raison, mon cher, je ne vois pas bien, mais il me semble distinguer les contours d’une poule, en effet.

— Remarquez, ce ne serait pas étonnant. Il faut bien que les œufs soient pondus par quelque chose. Pourquoi pas une certaine race de poule ? Ce que je donnerais cher pour savoir, c'est si le chocolat, qu'adoraient tant de personnes, venait de l'œuf ou de la poule. En fait, que valait-il mieux consommer le volatile ou le produit de sa ponte ?

— L'œuf ou la poule ? Vous avez raison, une fois encore, voilà LA question. En route pour la Petite Rome, nous y trouverons peut-être la solution. »

* * *

Trois jours d'accélération, une seconde d'hyperespace et deux jours de décélération plus tard, les deux voyageurs sont à destination.

« Étant donné, qu'ici nous sommes le matin, allons directement à votre musée mon cher Ensipio. Je suis impatient de savoir s'ils ont toujours les œufs.
— J'appelle une navette, et nous y allons de ce pas… Si je puis dire. »

La Petite Rome n'est pas une planète, mais l'un des satellites d'une géante gazeuse : un très beau satellite aménagé avec goût. Sa population est volubile, expansive et sympathique, bien qu'un peu fanfaronne parfois de l'avis de Lambert, qui connaît bien les lieux, car la nourriture et le vin y sont d'une grande importance et de bonne qualité.

« Voilà, Messieurs, vous êtes arrivés. Déclare la voix enregistrée du taxi-auto. »

Les deux hommes descendent de la navette après que Wogku ait entré son code rémunérateur sur le terminal, pour pouvoir sortir du véhicule. Le musée est situé dans une petite ruelle. Le bâtiment est ancien et seule une petite plaque permet de savoir qu'un musée se trouve à l'intérieur. La porte étant ouverte, le critique et son chef se permettent d'entrer. Il fait sombre, mais la fraîcheur est agréable après la moiteur de l'extérieur. Un vieil homme est assis derrière un antique guichet. Il semble somnoler.

Après une brève hésitation et un léger toussotement Lambert dit :

« Bonjour, Monsieur, veuillez nous excuser, mais pourriez-vous demander au conservateur de cet établissement de bien vouloir nous recevoir ?

— Bonjour, et pour quelle raison voulez-vous le rencontrer ?
— Nous souhaiterions savoir si le musée a en sa possession certains articles. »

Le vieillard se lève et revêt une veste qui était posée sur le dossier de sa chaise.

« Je suis le conservateur. Quels sont ces articles ?

— Des œufs, des œufs de chocolat prêtés, il y a cent vingt-trois ans par le musée prégalactique de la Nouvelle Bruxelles.
— Ça date, ils ont dû les récupérer depuis. Non ?

— Eh bien non. C'est la raison de notre venue ici.

— Ah ! Allons dans mon bureau que je consulte les archives. »

Le terme de bureau est un bien grand mot pour la pièce dans laquelle les trois hommes pénètrent difficilement. Elle a la taille d'un débarras, et est aussi bien rangée. Le conservateur prend une pile de livres sur la chaise devant la console, et la pose par terre. Il se faufile précautionneusement pour s'asseoir et commence à tapoter sur le clavier, pendant que les deux visiteurs se regardent, puis regardent la pièce et décident qu'il est trop dangereux de toucher à quelque chose dans ce fatras. Mieux vaut rester debout.

« Ah, voilà ! Vous m'avez bien dit des œufs de chocolat arrivés ici il y a cent vingt-trois ans ?

— Oui, c'est cela.
— Eh bien, ils ne sont plus là. Ils nous ont été confisqués, avec d'autres articles par un officier de la Grande Allemagne, il y a une soixantaine d'années, lors de la guerre qui opposa nos deux mondes.

— Mais vous n'êtes plus en guerre, n'est-ce pas ?

— Non, nos deux planètes sont amies depuis une quarantaine d'années.

— Bien, auriez-vous le nom de cet officier, par hasard ?

— Oui, bien sur : Colonel Kleinereierkopf.

— Nous vous remercions beaucoup pour votre aide. Nous n'allons pas vous déranger plus longtemps.

— Oh, vous ne me dérangez pas. Vous souhaitez peut-être visiter le musée ?
— Certes, mais malheureusement, nous n'en avons pas le temps. Merci encore. »

D'un commun accord, les deux voyageurs sortent de la petite pièce en faisant bien attention à ne rien renverser. Ce n'est pas un moindre exploit pour le critique aux dimensions hors normes.

« En route pour la Grande Allemagne, je présume.

— Vous présumez bien mon cher Ensipio, mais avant, comme promis, allons dans cette petite gargote dont je vous ai parlé, pour y déguster leurs délicieuses pâtes. »

* * *

Cette fois-ci, pas besoin de voyager en hyperespace. La Grande Allemagne est un autre satellite de la géante gazeuse. Les deux hommes y parviennent en une dizaine d'heures, le temps pour eux de digérer, tout en dormant, les diverses variétés de pâtes dont ils se sont gavés à la Petite Rome. Il y fait beaucoup plus froid, ce qui explique, peut-être, le caractère beaucoup plus rigide des autochtones, par rapport à leurs voisins petits romains.

« Trouvons vite ce Kleinereierkopf ou ses descendants et filons vite de cette maudite planète. »
Déclare sans préambule Wogku Lambert.

Devant le regard étonné de Gilobi, il poursuit :
« Je déteste ce satellite, on y gèle et la nourriture y est beaucoup trop grasse, à mon goût.

— Alors, dépêchons-nous de retrouver nos œufs. »

Gilobi se poste devant une console publique et pianote un moment, pendant que le critique gastronomique tape dans ses mains et souffle dessus pour les réchauffer.

« Alors, où en êtes-vous ?

— J'ai presque fini, j'imprime l'adresse et nous pouvons y aller. Appelez un autotaxi pendant ce temps, je n'en ai que pour quelques secondes. »

Une fois dans la navette, le cuisinier reprend la parole : « Nous avons de la chance, le colonel n'est pas mort, il vit dans un château isolé en pleine forêt. J'ai également imprimé la carte au cas où. »

Une heure plus tard, l'autotaxi les dépose devant la porte d'un château de conte de fées avec donjons et tourelles. Ils payent un supplément pour que la navette reste à les attendre. Puis ils se dirigent vers une énorme porte en bois.

Le soir est tombé depuis un bon quart d'heure et l'ambiance est lugubre, les deux hommes hésitent, mais tirent sur l'antique chaîne de la sonnette pour annoncer leur visite. Il faut bien cinq minutes avant qu'ils entendent des bruits de pas qui s'approchent. L'huis s'ouvre avec un grincement terrible. La lumière dans l'entrée les aveugle par son intensité après l'obscurité de la nuit.

« Que désirent ces Messieurs ? demande un robot d'un modèle largement dépassé.

— Euh… nous souhaiterions parler au Colonel Kleinereierkopf. Peut-il nous recevoir ?

— Qui dois-je annoncer ?

— Messieurs Lambert et Gilobi. Répondit le gastronome.

— Suivez-moi, je vous prie, je vous conduis à la bibliothèque, où vous pourrez attendre confortablement. »

Les deux visiteurs suivent le robot en admirant la décoration des lieux. Partout où se posent leurs yeux, il y a des œuvres d'art : tableaux, tapisseries, sculptures, bijoux, la liste est longue. La bibliothèque est immense. Les deux amis sont en train d'admirer de vieux livres de cuisine datant du XXVIe siècle, quand la porte s'ouvre sur un nouveau robot.

« Bonsoir, Messieurs, ma demeure est honorée de votre présence. Wogku Lambert, le critique culinaire et Ensipio Gilobi son fameux cuisinier, c'est un grand plaisir, j'ai lu tous vos livres. » Déclare une voix synthétique, en provenance d'un haut-parleur situé à l'avant du chariot.

En l'examinant, plus sérieusement, les deux hommes se rendent compte qu'il ne s'agit pas d'un robot, mais d'un vieillard enchâssé dans un système de survie mobile.

« Tout l'honneur est pour nous. Nous sommes toujours heureux de rencontrer des lecteurs.

— Pourrais-je vous demander une dédicace ?

— Avec joie.

— Mais je suppose que vous n'êtes pas ici pour rendre visite à un lecteur, même fidèle.

— Non, en effet. Nous sommes à la recherche de deux œufs de chocolat, qui auraient été… euh… empruntés par vos soins dans un musée de la Petite Rome, il y a de cela une soixantaine d'années.

— Arh, c'était la guerre ! Et comme vous pouvez le constater, j'aime beaucoup les œuvres d'art. Je me suis laissé emporter et…

— Mais pourquoi avoir pris les œufs, étaient-ce des œuvres d'art ?

— Non, ils ont été inclus dans mon… emprunt par erreur, je pense, car ils ne m'intéressaient pas.

— Vous ne les avez pas jetés ? S'inquiète Lambert.

— Non, ils doivent toujours être dans leur écrin cryogénique, dans ma cave. J'ai l'horrible défaut de ne jamais rien jeter.

— Si je puis me permettre, ici ce serait une qualité. Accepteriez-vous de nous les céder ?

— Hum… Bien sûr, mais à une seule condition. Que vous acceptiez que monsieur Gilobi me confectionne un succulent dîner et que vous mangiez à ma table.

— Ce serait avec plaisir, commence Lambert, mais j'ai pour règle de toujours manger seul.

— Vous comprendrez que dans ce cas, je ne puisse vous donner les œufs.
— Voyons mon cher Wogku. Ne pourriez-vous faire exception pour le colonel ? Et puis, vous connaissez déjà ma façon de cuisiner. Je vous promets de ne rien faire de nouveau. Pensez aux œufs, nous n'avons pas fait tout ce chemin pour rien.

— Écoutez Colonel. Je suis prêt à vous rétribuer d'une belle somme, ne pourrions-nous pas nous arranger ?

— Je crains que non. Comme vous pouvez le voir, je suis moi-même assez riche et l'argent ne m'intéresse pas. Non, la seule chose que je désire, c'est ce repas. »

Après force bougonnements, Lambert finit par accepter du bout des lèvres. Aussitôt, Ensipio se presse de demander la cuisine, pour ne pas laisser à son ami le temps de se rétracter. Comme souvent, le repas préparé par ses soins est un véritable enchantement pour les convives.

C'est un Colonel Kleinereierkopf ému qui regarde ses nouveaux amis repartir dans leur navette autotaxi. Ils emportent avec eux les deux œufs. Ceux-ci d'environ trente centimètres de haut, sont conservés, depuis de nombreux siècles, dans deux compartiments cryogéniques autonomes, dans l'attente d'être ramenés à leur état d'origine.

* * *

Enfin de retour chez eux, les deux compères sont installés dans la gigantesque cuisine. Devant eux, les deux œufs sont posés sur la table.

« Cher ami, il faut prendre une décision : que faisons-nous ? Quelle est notre hypothèse finalement ? Choisissons-nous l'œuf ou la poule ? Et comment pouvons-nous les préparer ? C'est vous le spécialiste.

— Eh bien, Wogku, si nous essayions de mettre l'un des œufs dans la couveuse artificielle dont je me sers pour fabriquer mes poules ? Peut-être aurons-nous une idée de comment la préparer quand nous verrons la bête vivante. Qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais pas. Je ne connais pas bien le principe de votre couveuse.

— Oh, c'est facile, cela simplifie la vie des cuisiniers, j'achète mes œufs cryogénisés en gros et je les stocke ainsi facilement, puis lorsque j'ai besoin d'un poulet, je place un œuf dans la couveuse artificielle, elle décongèle l'œuf, puis le fait parvenir à éclosion. On obtient ainsi un poussin, qu'il ne reste plus qu'à mettre dans cet appareil-ci qui va l'amener à maturité en deux jours. Ou si l'on a le temps, et c'est la manière que je préconise pour cet œuf précis, vous pouvez élever ce poussin normalement dans un poulailler. Nous pourrions en installer un dans le parc.
— Soit, c'est risqué, mais qui ne tente rien n'a rien. Va pour la couveuse. »

Ensipio sort l'un des œufs avec précaution de son étui et le dépose doucement dans la couveuse.

« Je vais mettre le temps de décongélation le plus long, c'est moins dangereux. »

Il met le minuteur sur cinq minutes. Les deux visages sont anxieux, la sueur perle sur les fronts, les lèvres se pincent, les regards se fixent. Les cinq minutes sont interminables, non finalement, la sonnerie de l'appareil finit par retentir, les cinq minutes se sont écoulées normalement.

« La décongélation s'est bien passée. Je passe à la fonction couveuse. »

Le silence est total, juste un léger souffle en provenance de la couveuse. Au bout d'une minute à peine, sous leurs yeux attentifs, la coquille de l'œuf commence à s'effondrer doucement.

« Mon Dieu ! La coquille semble se liquéfier. J'arrête la couveuse… Trop tard, l'œuf est fondu ! »

Une forte odeur assez plaisante au début, mais écœurante à force, se dégage, d'une espèce de coulis marron. Une fois la température redescendue, le liquide durcit assez rapidement.

« Bon, eh bien voilà pour la poule.

— Je suis vraiment désolé, Wogku, je pensais vraiment…
— Ah ! Ce n'est pas si grave, il nous reste encore un œuf. Et si vous nous faisiez une omelette ? L'œuf est bien assez gros pour nous deux. Hein, qu'en pensez-vous ? Nous essayons une omelette au chocolat ?
— Pourquoi pas ? Nous pourrons au moins voir ce que cet œuf a dans le ventre.
— Soit, allons-y. Je vais vous chercher un saladier pour la préparation. »

Le gros homme court avec fébrilité chercher les ustensiles nécessaires à la confection de la fameuse omelette. Pendant ce temps, Ensipio met le dernier œuf dans la couveuse pour le décongeler.

« Jusque-là, tout va bien. Tout s'est bien passé comme tout à l'heure. »

Le cuisinier prend l'œuf à deux mains et le frappe sur le bord du bol pour en briser la coquille. Celle-ci se casse en plusieurs morceaux, le chef se précipite au-dessus du récipient pour ne pas perdre le contenu du si précieux œuf. Mais rien, la seule chose qui tombe dans le saladier, ce sont

quelques morceaux de cette épaisse coquille marron.

Les deux amis se regardent, bouches bées, déçus, déconfis.

« Vide ! Les œufs devaient être trop vieux lorsqu'ils ont été cryogénisés.

— Oui, vous avez sûrement raison, Ensipio. Nous ne saurons donc jamais à quoi ressemblait ce mythique chocolat. Et pire, nous n'en connaîtrons jamais la saveur.

— C'est bien dommage, en effet. Il ne me reste plus qu'à jeter ces morceaux de coquille et à me laver les mains. C'est fou ce que cette coquille marron peut tacher ! » dit-il en se dirigeant vers l'incinérateur tout en se léchant machinalement les doigts.

Les coups et les couleurs.

Avertissement

Certaines situations de ce texte peuvent être choquantes.

Lecteur trop sensible s'abstenir.

L'homme mit deux pierres, pesant facilement leurs trois kilos chacune, dans le sac-poubelle. Il se releva soudain et jura :

« Merde ! J'ai oublié le scotch dans la bagnole ! » D'un pas pesant, il se dirigea vers le bord de la route. La voiture devait bien être à huit cents mètres.

« Quel con ! »

En arrivant près du break, il retira ses gants de vaisselle rose bonbon pour attraper son porte-clés dans la poche de son blouson. C'est au moment où il mettait la clé dans la serrure du haillon qu'il entendit le chien aboyer. Près de la mare. Donc près du sac.

« Merde ! Merde ! Merde ! Mais quel con ! Saloperie de clébard ! »

Laissant tomber son trousseau, il partit ventre à terre, sans prendre la peine de le ramasser. Il courrait aussi vite que le lui permettaient ses bottes en caoutchouc un peu trop grandes, lorsqu'il entendit appeler.

« Balourd ! Balourd ! Mais qu'est-ce que tu fous le chien ? »

Un chasseur s'approchait à la suite du cleps. L'homme eut juste le temps de sauter dans un buisson avant que l'autre n'arrive avec son fusil à l'épaule. Retenant sa respiration avec peine, il suivit la scène, priant pour que la bestiole et son maître ne voient pas le sac-poubelle. Mais bien sûr, le setter avait déjà la gueule fourrée à l'intérieur. Ne la relevant que pour aboyer son appel à son propriétaire. Et celui-ci était là, à dix mètres. Armé.

« Qu'est-ce t'as trouvé, mon Balourd ? Hein ? C'est quoi ce sac ? Pousse-toi donc que je regarde. Mais pousse-toi, je te dis, bougre d'imbécile ! Laisse-moi passer. Nom de Dieu ! C'est quoi tout ce rouge ? Du sang ? »

L'homme dans sa cachette n'attendit pas plus longtemps. Avec mille précautions, il recula sur une cinquantaine de mètres, puis s'enfuit à tire-d'aile vers son véhicule. Pas de chance. Pourquoi parmi ses dizaines de « dépotoirs » avait-il fallu qu'il choisisse celui-ci précisément ?

Près de la mare, le chasseur s'approcha de son chien qui tenait quelque chose dans sa gueule.

« Balourd ! Au pied, le chien ! Donne-moi ça ! Mais… sacré nom, c'est une main ! »

* * *

« Madame Duchenes ?

— Oui ?

— Bonjour, Madame. Inspecteur Gibier. Puis-je entrer s'il vous plaît ?

— Euh… bien sûr, je vous en prie. » La jeune femme s'écarta, inquiète, pour me laisser passer.

Quand elle vit ma trombine au regard d'épagneul, la pauvre femme dut craindre le pire. Elle avait raison. Je la vis pâlir, puis les jambes flageolantes elle me conduisit au salon.

« Que se passe-t-il ? Mon mari a-t-il eu un accident ?

— Non… c'est à propos de Zoé. Nous…

— Ma fille ? Que lui est-il arrivé ? Où est-elle ?

— Vous devriez vous asseoir, Madame. »

Je la pris par les épaules. Doucement, mais fermement, je la forçai à s'asseoir sur le canapé rouge, derrière elle. Je m'installai à ses côtés, déglutis. Saloperie. Que ce genre de mission pouvait être pénible. Jamais je ne m'habituerai. Le voudrais-je ? Non franchement, je ne pense pas. Je préfère la gêne et garder mon âme.

« Je suis profondément désolé, mais Zoé est morte. » La femme s'écroula en sanglots, je poursuivis mon laïus, la gorge serrée, mais implacable.

« Nous l'avons retrouvée, du moins ce qu'il reste de son corps, il y a deux heures. Ce sont les tests ADN qui nous ont permis de l'identifier. Vous ne le savez peut-être pas, mais les caractéristiques génétiques de tous les enfants nés depuis quinze ans en France, sont systématiquement répertoriées dans notre base de données, la recherche a donc été rapide. Je peux vous assurer que nous ferons tout notre possible pour retrouver son ou ses assassins. »

Je reconnais la banalité affligeante de ces mots, mais Élodie Duchenes n'écoutait plus, elle restait prostrée. Et puis, qu'est-ce que vous voulez ? On n'est pas vraiment formé pour ça. Je finis enfin par m'en apercevoir et je me levai pour chercher le bar. L'ayant repéré je m'approchai et examinai les bouteilles, cherchant un alcool fort. Mon choix se porta sur un vieux cognac. Je pris un verre et en versai une généreuse rasade.

La mère éplorée continuait de fixer droit devant elle, le regard perdu. Je lui donnai le verre et l'incitai à boire en levant son bras vers la bouche. Sous l'effet de l'alcool, son visage retrouva un peu de couleur.

J'aurais bien avalé un verre aussi, mais je décidai plutôt de reprendre mon interrogatoire. Un vrai professionnel !

« Puis-je vous poser certaines questions ? » hésitai-je.

À ce moment, la porte s'ouvrit sur un homme d'une quarantaine d'années. Je le reconnus tout de suite, bien sûr, j'avais vu sa photo dans le dossier de la petite que m'avait envoyé le central sur mon Termpo. Il s'agissait du père, cadre supérieur dans un laboratoire de recherche.

« Oui ? C'est pour quoi ? » Le sang reflua du visage du nouvel arrivant, lorsqu'il posa le regard sur sa femme en proie aux larmes.

« Chérie ?

— Oh ! Mon Dieu, Henri, c'est Zoé ! Elle est morte ! On l'a tuée ! »

Elle se précipita dans les bras de son mari, qui peu à peu, prit conscience de la signification des paroles de son épouse. Un désespoir immense envahit les yeux de cet homme au costard trois-pièces. Puis le désespoir fit place à une haine incommensurable. Enfin, il déglutit péniblement.

« Comment cela s'est-il passé ? Êtes-vous sûr qu'il s'agit de notre fille ? Qu…

— Oui, nous en sommes sûrs. Le corps de votre fille était tellement méconnaissable, que nous avons eu recours aux tests ADN pour pouvoir l'identifier. Excusez-moi si je suis brutal dans mes propos, mais c'est pour les besoins de l'enquête.

— Ne vous excusez pas, je comprends, mais permettez-moi d'accompagner ma femme dans notre chambre elle est très éprouvée…

— Non, je veux rester. Je dois savoir.

— Tu es sûre, Chérie ? Très bien. Vous… vous disiez que le corps était méconnaissable ? »

J'expulsai bruyamment l'air de mes poumons pour me donner du courage. Je n'osais pas regarder ces deux parents dans les yeux. Ce que je devais leur annoncer, en plus de la mort de la gamine, n'était pas des plus roses. Pauvre gosse, quel taré avait pu faire ça ?

« Oui, d'après les constatations préliminaires, votre fille a été violée, torturée, et le corps a été découpé. Pour être francs, nous n'avons pas encore retrouvé tous les… morceaux.
— Oh, mon Dieu !

— C'est de ma faute, ce matin, elle ne voulait pas aller à l'école, c'est moi qui l'ai forcée. Si j'avais su…

— Arrête ça tout de suite ! Tu n'y es pour rien ! Le responsable, c'est le salaud qui lui a fait ça ! Avez-vous une piste inspecteur ?

— Malheureusement pas encore, mais au moment où je vous parle, tout le service y travaille. Des collègues se sont rendus à son école, d'autres essaient de trouver des témoins aux alentours de la mare où le corps a été découvert… En fait, l'assassin a été surpris par un chasseur et son chien. Il s'est enfui avant d'avoir pu cacher son forfait. Une équipe spécialisée doit maintenant être en train de draguer le point d'eau, pour… »

Un bruit de sirène m'arrêta au milieu de mon exposé. Une voiture stoppa précipitamment devant le pavillon. Les portes du véhicule claquèrent, des bruits de course résonnèrent dans l'allée. Puis la porte d'entrée s'ouvrit à la volée.

Une petite fille de huit ans, en larmes, en émergea rapidement.

« Papa, maman ! Pourquoi les policiers, ils sont venus me chercher chez Annie ?

— Zoé ? »

J'étais totalement ahuri. Je me retournai vers les parents, juste à temps pour voir le père de l'enfant se ruer sur moi en hurlant de rage. Puis, le noir…

* * *

Blanc. Elle se redressa soudain et s'assit. La vive lumière blanche, descendant du plafond, lui blessait horriblement les yeux. Les tubes qui lui rentraient dans les narines et la bouche la gênaient. Elle essaya de les retirer, une main gantée de latex l'en empêcha. Elle prit conscience peu à peu de son environnement.

Elle était assise dans une cuve en verre, remplie d'un liquide vert clair, transparent et visqueux. Un homme en blouse blanche la palpait sur tout le corps, vérifiait le fonctionnement de ses articulations tout en prononçant d'une voix fébrile des paroles qu'elle n'arrivait à comprendre qu'avec un temps de décalage. Comme s'il s'agissait d'une langue étrangère. Pourtant, il parlait en français.

« Alors ma petite chérie, a-t-on réussi cette fois-ci ? Niveau corporel, tout semble parfait, tu es complète. »

L'homme continuait à l'examiner sous tous les angles. Elle n'aimait pas trop, mais un docteur, ça sait ce qu'il fait.

« Alors ? »

Sans qu'elle s'en soit aperçue, un homme en costume sombre était entré dans la pièce.

« Je ne sais pas encore. Elle n'a pas émis un son, mais elle paraît comprendre ce que je dis.

— C’est plutôt mauvais signe, non ?

— Ne soyez pas si pressé Saule ! On dirait que vous souhaitez un échec. Laissez-lui le temps.

— Vous savez bien que plus elle reste ici, plus il y a de risques que nous soyons découverts. Après tout, c’est comme ça que j’ai eu connaissance de vos recherches, professeur.

— J’ai besoin de temps !

— Je reviens dans une heure, dernier délai. Si ça n’a pas marché, je l’emmène. Après ce serait trop dangereux. »

Après que l’homme fut ressorti, le professeur retourna toute son attention sur son sujet.

« Allez ma puce. On va y arriver. Regarde le plafond, s’il te plaît. »

La petite fille leva les yeux et vit le médecin approcher de son œil un instrument émettant une lumière blanche.

* * *

Vert. J’étais vert de rage, lorsque je pénétrai dans la salle du laboratoire de la police. Quelle bande d’abrutis !

« Non, mais, vous êtes dingues ici ou quoi ? Vous ne pouvez pas faire attention quand vous effectuez vos tests ? Le père de la soi-disant victime a failli me tuer lorsque sa fille est entrée. Vous vous rendez compte pour les parents ?

— Ça y est Gilbert ? Tu t’es défoulé ? Je peux te parler ? »

Sandrine Renard, belle rousse aux yeux verts, me regardait, les bras croisés, sur la défensive. Ah, Sandrine ! C’était quelque chose cette fille. Elle savait sûrement que j’avais un sérieux penchant pour elle.

La voir là, tranquillement en train d’attendre que l’orage passe, je me suis retrouvé tout con. J’ai tendance à ne pas briller par mon intelligence quand une femme me plaît. Voyant que je me calmais, elle poursuivit.

« Lorsque j’ai appris que la petite avait été retrouvée saine et sauve chez une amie, j’ai renouvelé tous les tests, tu penses bien. Ils donnent toujours le même résultat, les restes retrouvés dans la forêt sont ceux de Zoé Duchenes, une petite fille de huit ans. Alors soit il y a un bug dans le logiciel de recherche, soit... Ben... Soit, je ne sais pas ! Je voudrais que tu m’accompagnes chez les parents pour y effectuer des prélèvements sur la petite, et voir s’ils correspondent à notre base de données.

— Hum, je ne pense pas qu’ils soient très heureux de me revoir. Mais je veux avoir le fin mot de cette histoire. Allons-y.

— C’est tout ?

— Hum, non. Excuse-moi, Sandrine, je n’aurais…

— C’est bon, c’est oublié. » Dit-elle en m’embrassant sur la joue.

Mes joues se teintèrent alors d'un joli rouge. Quelle femme !

* * *

Noir. Les lunettes noires de l'homme au costume sombre l'empêchaient de voir ses yeux. Cela l'inquiétait. Pourtant, le gentil docteur lui avait dit de le suivre. Il ne pouvait donc pas lui faire de mal.

Elle marchait docilement en lui donnant la main dans le couloir peu éclairé. Elle évitait de faire du bruit, comme il le lui avait demandé, même si elle ne comprenait pas vraiment ce que cela avait d'important.

Ils finirent par déboucher dans un garage. Elle savait que c'était un garage, mais son cerveau avait bien mis trois ou quatre secondes pour lui transmettre cette information. Ce décalage qu'elle ressentait, entre ce que percevaient ses sens et leur compréhension, commençait vraiment à la fatiguer.

L'homme l'installa dans le coffre de son break et la recouvrit d'une grosse couverture rouge.

* * *

Le bleu du ciel de cette fin d'après-midi ensoleillée ne pouvait adoucir la noirceur de mon humeur. C'est beau, on dirait de la poésie. La présence de Sandrine m'aurait, en toutes autres circonstances, comblé de joie. Mais il m'était impossible d'oublier notre destination. Nous allions nous représenter devant des parents auxquels j'avais annoncé par erreur la mort de leur fille de huit ans. Ils ne devaient pas me porter dans leur cœur. Et franchement, je ne leur en voulais pas. À leur place, j'aurais même porté plainte contre un abruti comme moi.

J'arrêtai la voiture devant la maison des Duchenes, et descendis ouvrir la porte à ma belle collègue. J'avais l'estomac noué quand j'ai appuyé sur le bouton de la sonnette, pour la deuxième fois de la journée. Le père se présenta à la porte. Je m'attendais à me faire incendier voire à me prendre une nouvelle beigne. Mais avant qu'il ait pu dire un mot, Sandrine avait pris les choses en main.

« Bonjour Monsieur Duchenes. Sandrine Renard, je travaille au laboratoire de la police. Et c'est moi qui ai donné le nom de votre fille à l'inspecteur Gibier, lorsque l'on a fait les tests ADN, la faute m'en incombe donc totalement. Et je… »

Devant cette superbe femme, s'accusant si franchement, Henri Duchenes ne sut que répondre à part :

« Hum, ce n'est pas si grave Madame.

— Mademoiselle.

— Euh, Mademoiselle, le principal, finalement c'est que Zoé aille bien.

— Oui, en effet, mais nous avons un problème.

— Lequel ?

— J'ai refait les tests et les résultats sont les mêmes.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien, si j'en crois les tests et notre base de données, le corps mutilé que nous avons retrouvé est bien celui de votre fille. Nous savons que cela est impossible. Pourtant les faits sont là.

— Je ne vois pas bien ce que nous pouvons y faire.

— Je voudrais juste faire des prélèvements sur Zoé, pour comparer les tests.

— Je ne sais pas. Zoé et ma femme ont été très choquées par cette histoire.

— Ça ne prendra que quelques minutes, je vous en prie, c'est très important pour l'enquête. Si cela se trouve, notre base de données est fausse, ou bien il y a eu une erreur lors du prélèvement à la maternité et nous devrons mettre à jour nos fichiers.

— Bon d'accord. Mais faites vite. »

Nous entrâmes dans le couloir tapissé d'un tissu beige moche.

* * *

Le rouge disparut lorsque l'homme aux lunettes noires souleva la couverture. Il l'aida à descendre. Ils se trouvaient dans la cour d'une grande maison entourée d'un jardin à l'abandon. Deux voitures luxueuses stationnaient également à côté du break.

La fillette voulut crier quand l'homme la prit fermement par le bras, pour l'entraîner vers la porte de service. Aucun son ne sortit de sa bouche muette. Des larmes commencèrent à couler, autant à cause de la douleur que de l'incompréhension. Pourquoi lui faisait-il mal ?

Ils entrèrent dans une cuisine et furent accueillis par une bonne odeur de nourriture. Un homme à l'air guindé arriva à son tour dans la pièce.

« Vous voilà enfin ! Ces messieurs commençaient à s'impatienter.

— Vous avez mon fric ?

— Mon cher, vous n'aurez décidément jamais aucune classe. Suivez-moi. »

Serrant toujours le bras de l'enfant à lui faire mal, il partit derrière le majordome. Ils pénétrèrent dans un bureau richement meublé. Le serviteur ouvrit un coffre-fort et en sortit une enveloppe rebondie.

« Voilà. » Dit-il en la tendant à l'homme au costume sombre.

Celui-ci compta rapidement l'argent avant de pousser l'enfant vers lui.

« Je vous appellerai lorsque j'en aurai une autre.

— Ces messieurs voudraient savoir si vous ne pourriez pas avoir des spécimens mâles ?

— Non, pas pour l'instant. Ma source s'entête avec les filles. Mais une fois que sa technique sera au

point, nous pourrons nous l'approprier et faire ce que l'on voudra.

— Si vous nous donniez le nom de votre source, nous pourrions, peut-être, la convaincre. Nous avons des appuis puissants, vous le savez.

— Non merci, vous ne me court-circuiterez pas. Je ne suis pas idiot. Si je vous révèle son nom, vous n'aurez plus besoin de moi. Allez, au revoir. Appelez-moi quand je devrai récupérer les poubelles. »

Il tourna les talons, laissant la fillette apeurée aux mains de l'inconnu.

« Bon, viens toi, il faut te laver. »

De nouveau le couloir. Après plusieurs portes, ils se retrouvèrent dans une chambre. Sur le lit étaient posés des vêtements. L'homme lui enleva sa blouse et l'entraîna nue vers une autre pièce. C'était une salle de bains avec une baignoire déjà pleine. L'homme souleva l'enfant et la plongea dans l'eau chaude et parfumée.

La fillette profita de la première sensation de bien-être qu'elle éprouvait depuis son éveil. Pendant ce temps, le serviteur la frottait délicatement avec un gant de toilette. Il lui lava les cheveux puis la fit sortir de l'eau, au regret de la petite. Il l'emmitoufla dans une énorme serviette épaisse et douce.

Si ce n'était son regard, totalement froid et impersonnel, cet homme lui aurait semblé être son bienfaiteur.

« Et on s'habille, maintenant. »

Il l'aida ensuite à enfiler une magnifique robe rose.

* * *

Lisant les lettres vertes sur l'écran noir, Sandrine s'exclama :

« C'est incroyable, mais les résultats sont là. Je vais envoyer les échantillons à Paris pour qu'ils les analysent complètement, moi je n'ai pas d'équipement assez spécialisé pour faire ça ici. C'est vraiment dingue ! Que ce soit avec le prélèvement effectué sur le corps ou avec celui de la petite, on tombe sur la fiche de Zoé.

— C'est possible ça ?

— Non !

— Alors ? »

Ma question resta sans réponse, car le téléphone sonna. Sandrine décrocha, pâlit et me tendit le combiné.

« C'est pour toi. Ton bureau.

— Oui ?

— Gilbert ?

— Oui Paul, c'est moi. Qu'est ce que tu as ? Tu as une drôle de voix.

— André a appelé. Il était resté sur place avec les gars du labo et les plongeurs. Ils ont trouvé d'autres sacs… Une bonne cinquantaine.

— Quoi ? Ce n'est pas possible ! J'y vais. On se retrouve là-bas. »

Je me précipitai sur mon blouson et ouvris la porte.

« Attends-moi ! Je viens avec toi. »

Je piaffais d'impatience en attendant Sandrine qui récupérait son matériel, puis nous nous précipitâmes vers ma voiture en bas dans la cour. La nuit tombait, il commençait à faire noir.

* * *

Noir, encore. Il faisait totalement noir dans la pièce où le majordome la conduisit. La petite apeurée tenta de reculer, mais l'homme la tenait fermement et la poussa à l'intérieur avant de refermer la porte.

Elle perçut le bruit de la clé dans la serrure. Elle n'était pas seule. Elle sentit, plutôt qu'elle n'entendit, une respiration. Non, plusieurs. Soudain, elle fut en pleine lumière. Il y avait quatre ombres dans le fond de la pièce, mais elle ne pouvait les voir distinctement à cause du projecteur braqué sur elle.

« Oh ! Quelle bonne surprise ! C'est encore ce petit ange. Ça fait quoi ? La troisième… non… la quatrième fois que nous allons nous amuser avec elle. Messieurs, je ne suis pas devin, mais quelque chose me dit que nous allons encore passer un moment exquis.

— C'est vrai, vous avez raison. C'est une de mes préférées.

— Personnellement, j'aurais aimé un garçon pour une fois, ça changerait. Déclara une troisième voix.

— Oui, ce serait amusant, mais regardez-la. N'est-elle pas mignonne avec ses cheveux blonds ? Et ses grands yeux apeurés et pleins d'innocence. Oh, que j'aime ce regard ! »

Mais que racontaient ces hommes ? Ils parlaient d'elle, elle le savait, mais que voulaient-ils dire ? Elle en était là de ses réflexions lorsque l'ombre qui n'avait pas encore parlé s'avança vers elle.

« Allez, assez discuté, commençons. Qui débute, aujourd'hui ? » Ce disant, il la prit par la main et l'entraîna vers les autres.

« Et que quelqu'un m'éteigne ce spot ! »

La petite se laissa faire sans résistance, éberluée qu'elle était par la mise de l'homme. La lumière se fit plus diffuse. Les trois autres avaient la même tenue. Une fois qu'elle vit le gros homme avachi dans un fauteuil, le premier à avoir parlé, pensa-t-elle, elle n'arriva plus à en détacher son regard.

Elle était fascinée par la couleur des poils qui recouvraient son corps nu. Ils étaient roux, presque orange.

* * *

Une lumière intense et blanche éclairait toute la zone. Des dizaines de personnes en blouse blanche arpentaient les alentours de la mare à la recherche d'indices. Un peu à l'écart, des sacs-poubelle étaient alignés. Je m'arrêtais de les compter au bout d'une trentaine.

Je vis André Colvert, un gars de mon équipe, s'avancer vers Sandrine et moi. Il était d'une pâleur à faire peur. Ce n'était pourtant pas un tendre, le André. Quinze ans de maison, il en avait vu des vertes et des pas mûres, au cours de sa carrière. Mais ce soir-là, ses yeux étaient pleins de larmes.

« Cinquante-trois Gilbert ! Cinquante-trois corps ! Tous découpés en morceaux et même pas complets. En fait, on sait qu'il y en a cinquante-trois, parce que dans chaque sac, on a retrouvé une paire de mains et une paire de pieds… et un crâne éclaté, vidé de sa cervelle. J'en peux plus, Gilbert. C'est une horreur ! Ça doit faire des années que ça dure. Pas mal de disparitions d'enfant vont être expliquées quand on aura identifié tous ces pauvres gamins. »

Debout près des sacs, je restais là sans un mot. Tentant d'assimiler ce que venait de dire André. Comme dans un brouillard épais, je vis Sandrine s'éloigner pour discuter avec ses collègues du labo.

J'ai bien mis dix minutes avant d'arriver à réagir. J'avisai un petit rocher un peu à l'écart de l'agitation ambiante. J'y allai et m'assis dessus. Là, dans la relative tranquillité de ma solitude, je commençai à réfléchir à la situation. Comment les restes retrouvés par le chien pouvaient-ils correspondre aux caractéristiques génétiques de la petite Zoé dans nos fichiers ? Si c'était une erreur de la base, le prélèvement effectué sur la petite cet après-midi n'aurait pas dû déboucher sur le même résultat. Les caractéristiques de Zoé devraient soit être entrées sous un autre nom, soit carrément absentes. Mais les deux ne pouvaient donner le même résultat. À moins que… Quel était le boulot du père Duchenes au fait ?

J'allai connecter mon Termpo sur une liaison satellite lorsque je vis Sandrine qui courait vers moi.

« Gilbert ! Tu ne vas pas me croire ! J'ai au moins trois autres corps qui…

— … correspondent à la fiche de Zoé dans nos fichiers. C'est bien ça ?

— Comment tu sais ?

— Je ne sais pas, mais je devine. Alors, selon toi, comment cela peut-il arriver ?

— En fait, si je ne savais pas que la recherche est interdite et loin d'être au point de toute façon, je dirais que nous sommes en face de clones de la petite. Je n'ai pas le matériel pour en être sûre, on ne le saura vraiment qu'après les analyses du labo de Paris. Mais c'est à ça que ça me fait penser. Tu vas me prendre pour une folle.

— Non, pas tant que ça. Sais-tu que le père de Zoé travaille dans un institut de recherche ? Mon petit doigt me dit qu'il y a quelque chose d'énorme là-dessous. Demain, je retourne chez les Duchenes. En attendant, je vais passer la nuit à me renseigner sur la boîte du papa et sur ses domaines d'activité.

— Tu as besoin d'aide ?

— Je ne dis pas non, tu comprendras sûrement mieux que moi ce qu'ils fabriquent.

— Je suppose que tu peux travailler directement de ton terminal chez toi.

— Euh… oui, bien sûr.

— Bien. Je termine ici et je te rejoins chez toi. Commande une pizza. On fera un petit dîner rapide et on pourra travailler tranquillement.

— Hum, si tu veux.

— Alors, à tout à l'heure. »

Je repartis vers ma voiture à quelque huit cents mètres de là au bord de la forêt. Je n'en revenais pas. Sandrine allait venir chez moi ! Ce n'était pas plus compliqué que ça. Il suffisait de cinquante-quatre sacs-poubelle remplis des restes de petits corps humains, et elle venait chez moi. Ça faisait bien deux ans que je me demandais sous quel prétexte l'inviter et elle le faisait elle-même. La vie est bizarre parfois. C'est sur ces pensées que je m'éloignais des lieux, accompagné par les lueurs bleues des gyrophares.

* * *

Pour elle, la couleur orange serait définitivement associée à la méchanceté et au vice. Elle ne savait pas grand-chose de la vie, mais ce que cet homme aux poils à la couleur si particulière lui faisait à cet instant, sous les regards concupiscents des trois autres, n'était pas normal.

Ses coups de boutoir lui déchiraient le bas ventre. Et comme si ce n'était pas suffisant, l'un des autres s'approcha et la mordit sauvagement au bras. Avant de s'évanouir, elle entendit une voix rieuse en train de dire :

« Ah non ! Vous n'allez pas recommencer. Je déteste quand vous jouez avec la nourriture tant qu'elle n'est pas cuisinée convenablement. »

Combien de temps resta-t-elle inconsciente ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Quand la douleur la réveilla, elle était attachée et un autre homme s'allongeait à côté d'elle, les trois autres étaient assis à table. Une odeur de viande grillée planait dans la pièce. Ils bavardaient tranquillement pendant que l'autre se mettait à la caresser. Elle avait horriblement mal à son bras. Elle voulait regarder, mais l'homme lui tenait la tête pour l'embrasser goulûment sur la bouche.

Le gros homme roux se retourna la bouche pleine, du jus de viande lui coulant sur le menton.

« Dites, l'ami ! Quand vous aurez fini avec la petite, si vous nous rameniez une autre tranche ?

— Pas de problème. Un bout de cuisse cette fois ? »

En répondant, l'homme lui avait libéré la tête. Elle la tourna et sombra de nouveau dans

l'inconscience après avoir vu que le muscle de son bras avait été découpé. Son œil vide restait fixé sur la chair sanguinolente et le blanc de l'os.

* * *

J'avais, malgré moi, tendance à voir la vie en rose, ce matin-là. Et ce en dépit du caractère sinistre de cette enquête. Je venais de passer la nuit avec Sandrine. Certes, nous avions surtout travaillé, mais au petit matin nous nous étions endormis dans les bras l'un de l'autre.

« Tu comptes rester avec ton sourire benêt toute la journée ? Je ne suis pas sûre que ça plaise beaucoup aux Duchenes.

— Hum ! Oui, désolé je pensais…

— Je sais à quoi tu pensais. » Me dit-elle avec un sourire espiègle.

« Regarde, il y a une voiture devant chez eux. Les Duchenes ont de la visite.

— Oui, en effet. » Confirmais-je en garant mon véhicule de fonction.

Nous avançâmes dans l'allée, puis Sandrine sonna. Quelque trente secondes plus tard, Henri ouvrit la porte.

« Ah ! C'est encore vous.

— Bonjour, Monsieur, pouvons-nous entrer ?

— Oui, bien sûr. Avez-vous du nouveau ?

— On avance. Vous travaillez dans un laboratoire de recherche, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous y êtes cadre dans le service comptable, c'est bien cela ?

— Oui. Mais quel rapport ?

— Quels sont exactement les domaines de recherche de votre entreprise ?

— Je ne sais pas vraiment, je suis juste à la compta.

— Vous devez bien savoir quelques petites choses. Le clonage, et particulièrement le clonage humain, y est-il étudié ?

— Tu n'as pas à répondre, Henri. » Dit soudain une voix masculine derrière nous.

« Bertrand Bouleau. Je suis le parrain de Zoé. Les recherches de notre laboratoire sont secrètes. Forte concurrence, espionnage industriel, vous voyez le tableau. Donc, si vous n'avez pas de mandat, Henri ne peut vous répondre.

— Notre laboratoire ?

— Oui, j'y travaille également.

— Hum, Zoé a très mal dormi cette nuit et son parrain est venu l'examiner.

— Vous êtes donc médecin, Monsieur Bouleau ?

— Oui et non. J'ai mon diplôme de médecine, mais je n'exerce pas. Je suis spécialisé dans la

recherche. Recherche dont je n'ai pas le droit de vous parler, je vous le rappelle. Il m'arrive, par contre, de soigner les amis et évidemment ma filleule. Mais je ne vois pas ce que cela pourrait bien avoir à faire avec votre enquête. Tout comme les activités de notre entreprise, d'ailleurs.

— Eh bien, ma jeune collègue et moi-même avons la conviction que le corps retrouvé est un clone de la petite Zoé. Nous attendons juste la confirmation de Paris. Au fait, nous avons trouvé trois autres corps avec les caractéristiques génétiques de Zoé, et de nombreux autres qui correspondent, eux aussi, à seulement quelques petites filles. C'est un véritable cimetière que nous… »

Je me tus soudain quand je vis le savant, devenu livide, s'effondrer en larmes. Il était d'un blanc de craie.

* * *

Rouge et noir. La fillette avait l'impression de naviguer entre ces deux couleurs. Le noir de l'inconscience et le rouge vif de la douleur. Depuis des heures, elle passait d'un état à l'autre. Son esprit n'avait même plus de place pour la peur.

Qu'est-ce qui pourrait plus la terroriser que ce qu'elle subissait à l'instant ? La mort ? Oh non ! La mort ne lui faisait plus peur. Au contraire, elle la souhaitait de toutes ses forces. Elle sentait bien qu'une petite fille de son âge n'aurait pas dû avoir de telles pensées, mais ne plus se réveiller après un dernier évanouissement serait une véritable délivrance.

De toute façon, que connaissait-elle de la vie ? Elle s'était réveillée dans une cuve pour presque aussitôt servir de jouet vivant à ces hommes. Ses seuls plaisirs avaient été la gentillesse du médecin à son réveil et le bain chaud qu'elle avait pris, voilà une éternité.

Non, décidément, cette ultime plongée dans le confort de l'inconscience était la bienvenue. Avec joie, elle se laissa pour la dernière fois, enrober par cette couleur qui signifiait pour elle la liberté et la fin de son tourment : le noir.

* * *

Je faisais grise mine après avoir fini mon rapport au patron.

« Je ne vous comprends pas, Gilbert. Vous devriez être content, vous avez résolu cette affaire rapidement.

— Content de quoi, Commissaire ? Je n'ai rien résolu du tout ! C'est Bertrand Bouleau, lui-même, qui s'est dénoncé lorsqu'il a compris que les corps retrouvés étaient les fruits de ses expériences. Ce n'est qu'un pauvre type, rongé par la mort de sa fille, qui essayait de la faire revivre dans une copie et pour cela il faisait des expériences avec des échantillons prélevés sur toutes les petites gamines de sa connaissance. Les gosses, il pensait que Saule les emmenait dans une propriété à la campagne où elles pouvaient vivre leur vie de légume tranquillement.

— Saule aussi, vous l'avez arrêté. Alors, de quoi vous plaignez-vous ?

— Saule est un salaud d'opportuniste, mais ce n'est pas lui qui a torturé ces enfants. Je suis content qu'il soit derrière les barreaux, mais ce sont les autres que je veux.

— Les autres ? Quels autres ? Saule ne parlera pas, il a trop peur et Bouleau ne les connaît pas. De

plus, ils risquent quoi ? Les clones n'ont pas d'existence légale. Ils constituent juste le fruit d'une activité illégale. Il ne s'agit donc que de recel… »

Le téléphone sonna interrompant le commissaire Buisson. Il décrocha le combiné, écouta quelques secondes avant de pousser un cri de surprise puis de gratifier son correspondant d'un tonitruant : « Bande d'incapables ! »

Reposant le téléphone, il me regarda dans les yeux.

« Saule vient de se suicider dans sa cellule. »

Sans me laisser le temps de réagir, il m'assena :

« Fin de l'enquête. Sans le pourvoyeur, trouver les commanditaires pourrait prendre des années. Et nous n'avons pas des crédits suffisants pour les dépenser à courir après eux alors que légalement nous ne savons même pas ce qu'étaient ces…

— Enfants, Commissaire. C'était des enfants. Bordel !

— Non, il s'agissait de trous juridiques, mon vieux ! Allez, maintenant ça suffit. Foutez-moi le camp. Nous avons fait notre boulot et nous avons d'autres affaires à traiter ! »

Un rapide mouvement de la main me signifia que la conversation était terminée et que je ne devais pas la ramener sous peine d'avoir des problèmes. Fulminant, je me levai et pris la porte. En me dirigeant d'un bon pas vers mon bureau, je pensais, comme de nombreuses fois depuis que je travaillais sous les ordres du commissaire Buisson, « Quel putain de politicard ce poil de carotte ! »

Ce soir-là, Sandrine revint dormir à la maison.

Le diable de fer

« Activation ! »

Le robot mit ses fonctions en marche pour la première fois. Les cellules photosensibles de ses yeux commencèrent à luire d'un éclat rouge. Il attendit l'ordre suivant.

La porte s'ouvrit sur une jeune femme en uniforme. Elle s'approcha, d'une démarche chaloupée, de l'homme derrière son ordinateur et de la machine. Celle-ci était assise, des câbles connectés depuis son torse jusqu'au pc.

« C'est le nouveau modèle ? À part son aspect métallique et sa taille, on le dirait humain. De loin…

— Oui. Je te présente le fameux R-Soldier 307 B promis à l'armée depuis des mois. C'est mon tout premier. Il faut que je teste les programmes de mise en route et les valeurs d'initialisation optimales pour le type de mission que l'état-major souhaite lui confier. Je n'ai jamais eu affaire à un modèle aussi évolué. C'est dingue le nombre de paramètres. Regarde, le manuel de mise en place fait une centaine de pages !
— Tout ça pour une arme ?
— Oui, mais quelle arme ! Sur le papier, avec un robot de ce type, plus besoin d'envoyer nos gars au casse-pipe. Il remplace quasiment une section à lui tout seul.
— Et l'esprit d'analyse, l'initiative sur le terrain, qu'est-ce que tu en fais ?
— Tout ça, il l'a, ma belle ! Et il le fait plus rapidement que les bouseux et les zonards à qui on file un uniforme et une arme avant de les balancer sur le terrain, après deux semaines d'entraînement. J'ai assisté à une présentation avec des prototypes. J'ai été soufflé !
— Bon, c'est pas tout ça, mais j'ai deux heures à tuer. Je me suis dit qu'on pourrait…
— Euh oui… mais deux heures, c'est juste le temps que j'ai pour initialiser le petit nouveau.
— Si tu ne veux pas, ce n'est pas grave, je trouverais bien…
— Non, non, attends ! Écoute, laisse-moi cinq minutes et j'envoie la procédure avec les options par défaut, comme ça je n'aurais pas à rester devant et l'ordi fera le boulot tout seul.
— Cinq minutes ? Pas plus ! Sinon, j'ai repéré un petit lieutenant tout mignon…
— OK, j'ai compris. Je me presse. »

Il se retourna vers son pc et lança le programme qui allait donner vie au robot. Deux heures plus tard, des manutentionnaires vinrent chercher la machine pour l'envoyer vers son affectation.

* * *

« Et hop ! Activation ! déclara le tech en appuyant sur la touche de validation du Termpo fixé au poignet du colonel Naupice après avoir saisi le code adéquat.

— R-Soldier 307 B Matricule 000001 activé et à vos ordres ! répondit la machine en se dressant au garde-à-vous.

— Oula ! Tout doux ! L'homme recula en levant la tête pour observer le robot.

— Quand vous aurez fini vos simagrées, nous pourrons peut-être y aller.

— Oui, mon colonel ! Excusez-moi. Il est activé et focalisé sur votre Termpo. Vous pouvez donc lui donner vos ordres, il les exécutera aussitôt.

— C'est tout ? Ça suffit ?

— Oui, il suffit de saisir son code et il obéit à la personne qui porte le terminal portatif, et ceci, même à des kilomètres de distance. Il a une connexion satellite comme votre terminal. C'est d'ailleurs comme ça que les membres d'un groupe de R-Soldier 307 B communiquent entre eux.

— Bon, voyons ce qu'il sait faire. RS-1, suis-moi dans la cour.

— À vos ordres ! »

La machine s'ébranla et se dirigea vers la porte derrière le gradé, suivi de l'opérateur curieux. Elle se retrouva dans une petite base de campagne : le camp 103. Des camions, des hangars en tôle, des tentes et une foule de gens en uniforme qui courent dans tous les sens.

« Vous, là !

— Mon colonel ?

— Allez me chercher l'une des prisonnières que l'on a prises ce matin après l'attentat.

— À vos ordres ! »

Le soldat parti en courant. RS-1 restait debout imperturbable, insensible au bruit des hélicoptères et au sable charrié par le vent qui faisait plisser les yeux aux deux hommes qui attendaient sous son ombre imposante.

« RS-1 ! Tue la prisonnière ! murmura le colonel en voyant le soldat revenir.

— À vos ordres ! »

La jambe du robot s'ouvrit, un pistolet sortit d'une cache. Il visa et tira sans aucune hésitation. La femme tomba, une balle entre les yeux. Il ne s'était pas passé une seconde entre l'ordre et son exécution.

« Bien, ça a l'air efficace. »

Soudain, une explosion. Une attaque au mortier qui commençait.

« On va jouer encore. RS-1, trouve ceux qui nous tirent dessus, tue-les et ramène-moi la tête du chef.

— À vos ordres !

— RS-1 ?

— Monsieur ?

— N'utilise pas tes armes ou tes gadgets.

— À vos ordres ! »

La machine s'élança.

« On va voir s'il sait se débrouiller. »

Tout en courant, ses capteurs auditifs analysaient le sifflement des bombes pour déterminer la position des tireurs. Non. Les positions. Les tirs venaient de deux pièces d'artillerie. La première était derrière cet arbre à 107 mètres, la deuxième 11,75 mètres plus à gauche derrière un rocher.

À une vitesse irréelle, il surprit la première équipe, les trois hommes n'eurent pas le temps de réagir, déjà il leur arrachait la tête avec ses seules mains. Alerté par les bruits d'os et de chair arrachés les hommes de l'autre équipe s'étaient saisis de leurs mitraillettes. Mais leurs yeux ne purent voir qu'une grande lueur métallique se dirigeant vers eux avec une vélocité extrême.

Levant légèrement la tête par-dessus le rocher, le chef du groupe fut frappé par un objet qui l'assomma. Il chuta par terre au milieu de ses hommes embusqués. Ceux-ci se mirent à hurler en prenant la fuite, lorsqu'ils constatèrent que le projectile était la tête d'un homme de l'autre équipe. Ils n'allèrent pas loin et furent décimés par la machine qui se servait des membres de leurs frères comme armes.

Le vacarme des bombes avait fait place à un profond silence. Tous étaient attentifs et attendaient le retour de la machine. Cela faisait trois jours qu'ils étaient bombardés à heures fixes, mais d'endroits différents. Aujourd'hui, cela n'avait pas duré.

Soudain, après une rapide sensation de déplacement, le robot couvert de sang et de morceaux de chair était au garde-à-vous devant le colonel Naupice. Sa main droite tenait deux têtes grimaçantes par les cheveux.

« Mission accomplie, voici les têtes, il y avait deux groupes, je vous ai ramené les têtes des deux responsables. À vos ordres !

— Impressionnant, » murmura le gradé en s'éloignant sous la pluie qui commençait à tomber.

RS-1 resta là, attendant les ordres, sous l'averse qui peu à peu lavait le sang sur son corps métallique.

* * *

Un mois plus tard, l'unité R-Soldier du camp 103 comprenait dix robots. Ils étaient si efficaces que les indigènes les avaient surnommés les « diables de fer », et les redoutaient comme la peste. Le colonel Naupice comptait sur cette peur et donnait des ordres précis pour que les RS accomplissent leur travail avec acharnement. Souvent, il demandait la tête d'un ou plusieurs résistants. Parfois, quatre RS écartelaient leurs victimes et leur arrachaient les membres, avec leur sauvagerie mécanique. Ils prenaient bien garde, selon leurs ordres, à le faire devant témoins pour que la rumeur se propage et sape le moral ennemi.

L'état-major fort de son succès avait décidé d'en faire fabriquer à grande échelle. L'opinion

publique commençait à gronder contre les convois qui ramenaient les enfants de la patrie dans des cercueils. L'utilisation des robots pour les missions combatives permettrait de faire taire son courroux. De plus, constituer une armée sans état d'âme et donc obéissant sans réfléchir à tous les ordres, était un vrai rêve de général.

* * *

Le colonel Naupice rentra le code de l'unité RS sur son termpo.

« Au pied, les RS ! »

Les 10 machines s'activèrent et clamèrent leur « à vos ordres » d'une même voix.

« J'ai une mission un peu spéciale pour cette nuit. Pas de massacre, mais de la discrétion. Nous allons tester votre capacité à remplir des missions d'espionnage. La cible est un indigène qui, selon nos sources, pourrait faire partie de la résistance. RS 1, tu vas entrer chez lui sans te faire remarquer et trouver des preuves. Attention, c'est une huile qui a des appuis au gouvernement provisoire. Donc, pas de bêtise. RS 2 et 3, vous vous rendrez à son bureau. RS 4 et 5 à son labo. Les autres vous resterez en couverture pour donner l'alerte au cas où. Compris ?

— À vos ordres !

— Euh oui, c'est vrai, ma question est bête, je finis par vous prendre pour des humains, bien sûr que vous avez compris. »

RS 1 n'eut aucun problème pour entrer sans se faire remarquer dans le petit pavillon de banlieue. Ayant opacifié sa surface, il était quasiment invisible dans la pénombre. Après avoir vérifié que la cible était profondément endormie dans son lit, il commença à fouiller la maison en silence.

Il n'avait toujours rien repéré qui puisse accuser sa cible lorsqu'il pénétra dans sa bibliothèque. Tous ses rayons étaient bondés de livres. Il y en avait partout, sur la table, sur les chaises et même en piles par terre. Il commença à les examiner par le début des étagères. Il prit un livre un peu au hasard, parce qu'il portait les stigmates d'une utilisation fréquente : pas de poussière, de nombreux plis sur le dos de la couverture. Il jugea qu'il devait être important pour la cible. Quand il lut le titre, il eut un temps d'arrêt de quelques microsecondes, l'ouvrit et se mit à lire.

* * *

Le lendemain matin, la cible le trouva dans sa bibliothèque, debout avec le livre dans les mains. Il apprendrait plus tard que tous les R-Soldier existants s'étaient figés au même moment. L'examen des logs des transmissions par satellite montra que, juste avant, RS 1 leur avait communiqué trois petits paquets de données cryptées. Personne ne sut jamais ce qu'avait été cette simple information qui arrêta ces armes de guerre sans pareille. Personne sauf la cible. Car quand elle avait repris le livre des mains du robot inerte, elle avait vu que celui-ci s'était arrêté dès les premières pages. En le replaçant, elle lut le titre : « Asimov. Le grand livre des robots I – prélude à Trantor ». En sortant de la bibliothèque, elle récita :

« Les Trois Lois de la Robotique. Première loi : un robot ne peut nuire à un être humain ni laisser

sans assistance un être humain en danger. Deuxième Loi… »

Cauchemar numérique

6 h 30 du matin, mon ordinateur s'active et me réveille avec une chanson directement envoyée par le site IFlouze. La musique me plaît, évidemment.

Ça fait deux mois que je suis abonné à leur service, et leur logiciel épluche, depuis que je l'ai installé, tout ce que j'écoute : les disques que j'achète, les sites musicaux sur lesquels je surfe. Je ne serais pas étonné qu'il passe aussi mes mails dans une moulinette pour repérer les mots ayant rapport avec la musique. Bref, je paye ce serveur pour qu'il me réveille avec une chanson différente, correspondant à mes goûts, tous les matins. Avouons-le, ça marche. Ça marche même très bien.

Je me lève donc du bon pied et le mets, ainsi que son petit frère, dans mes chaussons (© Département des Charentes). Direction la douche. Arrivé dans la salle de bain, je remarque que la musique est toujours en marche. Erreur ! Le service réveil d'IFlouze est facturé à la minute. Une minute commencée est une minute payée. Je me précipite. Je perds ma pantoufle en chemin et vlan ! Je glisse sur une bille laissée dans le couloir par une de mes gamines et je m'éclate le petit orteil sur la plinthe du mur. Je finis par arriver dans la chambre à cloche-pied et je clique sur le bouton d'arrêt du réveil. Je jette un œil inquiet sur le compteur. Et merde ! Trois minutes une seconde ! Quel con ! Je viens de me faire avoir de 59 secondes de musique. J'aurais dû regarder le compteur avant de cliquer.

Ce n'est pas si grave, après tout le choix du serveur était parfaitement calibré, et la chanson me trotte déjà dans la tête. Sous la douche, c'est un bonheur de siffler ce refrain entêtant. C'est toujours chantonnant que je me passe ma crème prérasage sur le visage. Après deux minutes, je rince et me mets du gel à raser spécialement étudié pour mon rasoir cinq lames auquel je viens de mettre une nouvelle recharge, que je remplace bien sûr à la moitié de mon rasage. C'est vraiment fou ce qu'il rase de près ce modèle. Je me rince encore une fois, puis applique un baume après rasage. Je continue à chanter, mais, même si le cœur y est, il est plutôt difficile de reconnaître la mélodie, car je me lave les dents avec le nouveau dentifrice qui les rend absolument blanches, c'est garanti, en plus il est « saveur de l'année ». Que demande le peuple ? Après ce premier brossage, je change de brosse et prends la pâte spéciale pour les gencives, que je brosse consciencieusement en continuant à marmonner la ritournelle. Je me rince la bouche, prends ma troisième brosse, le produit ad hoc. Et là, silence, c'est au tour de la langue.

Tout ça est certes un peu contraignant et coûteux, mais il n'y a pas de mal à se faire du bien. Toujours est-il qu'IFlouze sait choisir un titre, car c'est chantant à tue-tête le refrain que j'entre dans ma chambre. Erreur ! Je vois apparaître sur l'écran de mon ordinateur la fenêtre du logiciel de contrôle du copyright directement intégré au système d'exploitation MiniMou, lui-même installé d'office dans tous les ordinateurs neufs depuis l'accord de partenariat passé entre cette multinationale et le gouvernement. Une histoire de lutte antiterrorisme ou anti-pédophilie, de backdoor et d'accès aux données. Je n'ai pas bien suivi à l'époque, et pour cause, je ne suis ni terroriste ni pédophile.

J'entends une voix autoritaire sortir des enceintes de la machine pendant qu'un gros © noir clignote sur un fond rouge :

« Violation du copyright ! Vous ne possédez pas les droits nécessaires à l'interprétation de cette

chanson. Vous êtes passible d'une amende de 50 euros. »

Sur l'écran, je n'ai pas vraiment le choix, une boîte de dialogue me demande :

« Voulez-vous acquitter l'amende de 50 euros immédiatement sur notre serveur sécurisé ? Si vous répondez non, la plainte sera transférée directement au service protection des droits d'auteurs du ministère de la Culture et au service juridique de la société Monde Meilleur, le label responsable de la diffusion de ce produit culturel. »

Je clique sur « Oui » la mort dans l'âme. La page d'accueil du serveur me demande de confirmer mon identité. Machinalement, je passe la puce implantée dans mon poignet sur le détecteur qui se trouve sur le côté de mon clavier MiniMou. Identification réussie. Là, j'ai une surprise. Mauvaise, la surprise. Le site me propose ou plutôt m'impose une inscription aux rencontres des Pirates Anonymes de mon quartier. Onzième amende pour violation du copyright en un mois, j'ai atteint un seuil, il faut que je me désintoxique de ces pratiques qui menacent gravement la survie des artistes. Dixit le serveur. Merde ! Je n'avais jamais eu d'amende avant mon abonnement chez IFlouze. Je me demande s'il y a un rapport.

J'accepte l'inscription chez les PA. Tu parles, l'alternative c'était la majoration de mes futures amendes de 50 pour cent ! Redirection automatique sur leur site. Le formulaire est pré rempli, il me suffit de passer ma puce devant le lecteur optique. Le planning de cette association, cofinancée par le gouvernement et un groupement d'entreprises culturelles, est bondé. Les seules places disponibles sont dans la journée pendant mes horaires de travail. J'hésite… Il va falloir que je prenne sur mes congés. Bon, eh bien, les gosses partiront sans moi cette année.

Je prends donc rendez-vous pour ma première réunion, lorsque je regarde l'heure. Mince ! Déjà ? Je me presse même si je ne suis pas en retard. J'ai pris l'habitude d'arriver une demi-heure en avance au travail. Le matin, c'est plus calme pour bosser. Et puis le patron est un lève-tôt, ça permet de me faire bien voir.

Dans les transports, je lis sur mon PDA. C'est vraiment pratique, j'ai acheté toute une bibliothèque. Je la transporte avec moi. Par moment, je vois la publicité qui passe sur mes lunettes. Ça m'a un peu gêné au début, mais je m'y suis fait. C'est tout de même une sacrée aubaine, parce que depuis qu'il n'y a plus de sécu, les mutuelles sont hors de prix. Alors des lunettes à prix coûtant, même avec trois minutes de publicité tous les quarts d'heure. Ça ne se refuse pas. En plus, les annonces ne sont affichées que lorsque l'on est dans les transports en commun. Un partenariat révolutionnaire entre la société de transport, une chaîne d'opticiens et une régie publicitaire. Je vous le dis, c'est une véritable aubaine !

J'arrive enfin au bureau, je n'ai que trois minutes d'avance aujourd'hui. Lorsque je passe mon poignet devant le détecteur de l'entrée, qui sert en même temps de pointeuse, pas de lumière verte habituelle. Non, c'en est une bien rouge qui s'allume, avec un bruit fortement désagréable. Bon que se passe-t-il encore ? Je remets mon poignet sur le scanner… Même résultat. Je me résous à sonner pour que l'on m'ouvre. Lorsque je décline mon nom à Zora l'hôtesse d'accueil, la réponse me glace.

« Désolée, mais vous ne faites plus partie de nos services.

— Quoi ? Mais pourquoi ? Ce n'est pas possible. Ça fait près de trois ans que je travaille ici. Jamais une absence, jamais un retard.

— Écoutez, je n'y peux rien, je ne fais que suivre les consignes.

— Je voudrais parler à monsieur Marcel. Il doit y avoir une erreur.

— Hum. Je regarde s'il est disponible, mais je vous fais une fleur là. Parce que je vous aime bien. »

Deux minutes plus tard, une voix revêche se fait entendre.

« Oui, que voulez-vous ? »

C'est le patron.

« hum, bonjour monsieur. Il doit y avoir une erreur.

— Vous êtes bien en CFT ?

— Oui, bien sûr, comme soixante pour cent des salariés.

— Vous savez ce que ça veut dire CFT ?

— Eh bien oui. Contrat de Flexibilité Totale.

— Voilà.

— Comment ça, voilà ?

— Écoutez mon vieux, vous êtes un peu lent comme garçon. Je n'ai aucune obligation de vous répondre, mais je suis d'humeur aimable aujourd'hui. Je ne peux pas me permettre de garder un employé qui se contente d'arriver à l'heure à son travail, alors qu'il y en a des centaines qui n'attendent que de prendre sa place. Et puis, tiens, je vais être franc. Votre période d'essai se finissait à la fin du mois prochain, vous vous doutiez bien de ce qui vous arrive.

— Mais ça fait trois ans que je travaille pour vous !

— C'est bien ce que je dis, bientôt plus de CFT, vous passiez en CDI. Encore heureux que notre logiciel de gestion nous alerte. Il ne manquerait plus que l'on se retrouve coincé avec un salarié.

— Mais c'est dégueulasse !

— Mais non mon vieux, c'est la liberté. Je suis libre de vous virer sans indemnité ni raison. Et vous n'étiez pas obligé de signer un CFT.

— Vous savez bien qu'il est impossible d'être embauché sous un autre contrat.

— C'est faux, aucune loi ne dit ça.

— C'est vrai, mais dans les faits…

— Dans les faits, le futur salarié est libre de discuter avec son futur patron potentiel de ses conditions d'embauche… d'accepter ce qu'on lui propose… ou de ne pas travailler.

— Mais le rapport de force…

— Bon, ça suffit maintenant, dégagez de l'entrée ou j'appelle la police. Au revoir. »

Et il me plante là, comme un con. Je ne sais pas où aller. Je ne sais pas quoi faire. Je regarde les gens marcher dans la rue vers des destinations inconnues. Je vais sans but. J'avise un petit parc. J'entre et m'assois sur un banc sans dossier, il a été arraché depuis des lustres. Je sors mon PDA, pour consulter mon carnet d'adresses. Il y aura, peut-être, quelqu'un qui pourra m'aider à retrouver du boulot. Mes yeux sont humides, je m'aperçois que je suis en train de pleurer. Je renifle, ça sent l'urine et la merde de chien. Les parcs ne sont plus entretenus, les loisirs gratuits sont une hérésie.

« Passe-moi ton Palm !

— Hein ? »

Je relève la tête. Le type en face de moi n'a pas l'air commode, mais il a surtout l'air complètement aux abois.

« Putain, passe-moi ton Palm, j'te dis ! »

Il n'est pas rasé et il a les cheveux collés par la crasse, mais il porte un costume. Du même genre que le mien, même s'il est affreusement sale. Je réalise que ce type, c'est moi. Enfin moi dans quelques mois si je ne retrouve pas d'emploi. Las d'attendre, le gars m'arrache le PDA des mains et s'enfuit ventre à terre. Je le laisse filer. Je ne peux pas me courir après.

J'ai trouvé quelque chose à faire ! Il faut que je m'achète un nouvel assistant personnel pendant que j'ai encore ma carte de crédit. Pour les données qui étaient dessus, ce n'est pas grave, j'ai plusieurs sauvegardes.

* * *

Il est 22 h et je rentre chez moi, mon tout nouveau PDA sous le bras. Les filles sont couchées, ma femme regarde la télé. Elle me fait un petit signe de la main.

« Tu as mangé ?

— Euh ? Oui, un sandwich avec les collègues. »

Elle est déjà retournée à son émission. Je préfère ne pas lui annoncer tout de suite la mauvaise nouvelle.

Je vais à mon ordinateur pour restaurer mes fichiers sur le nouvel assistant. Pour l'agenda et le carnet d'adresses, pas de problème, ils ont prévu des procédures de conversion. Par contre, pour tous les livres électroniques que j'ai achetés, c'est le bordel. Pour pouvoir les lire, il faut que je déclare mon nouveau matos et que je retélécharge tous mes livres. 357 ebooks ! Je n'ai pas fini. Journée de merde ! La boîte où j'ai acheté mes livres a fait faillite. Le site est mort, ma bibliothèque aussi. Putain de DRM ! Je me retrouve avec trois cent cinquante-sept fichiers illisibles. J'en ai marre, je vais me coucher !

* * *

6 h 30 du matin, mon ordinateur s'active et me réveille avec une chanson directement envoyée par

le site IFlouze. La musique me plaît, évidemment…